LE COURRIER DE L'OUEST

JOURNAL HEBDOMADAIRE. EDMONTON, JEUDI, 1er AOUT 1912. FONDE EN 1905.

Deuxième excursion annuelle des hommes d'affaires d'Edmonton

Un voyage circulaire de 2300 milles dans le Nord d'Alberta. Détails intéressants sur les localités traversées. Les incidents du voyage.

La deuxième excursion annuelle des hommes d'affaires d'Edmonton, annoncée dans notre dernier numéro, a pris fin lundi dernier, couronnée, jusqu'au dernier mille parcouru, par un succès dont le retentissement a dépassé les bornes de la province.

On sait en quoi consiste ces excursions annuelles instituées par la Chambre de Commerce de notre ville: un train spécial, composé de luxueux wagons-salons, dortoirs et restaurant, est formé et pendant une semaine il mène d'une localité à une autre les hommes d'affaires de la capitale, — commerçants et capitalistes, — qui désirent se rendre compte des besoins de la région tributaire d'Edmonton ou étudier sur place et dans les conditions les plus favorables les ressources des nombreuses et actives petites villes qui naissent et croissent avec une si prodigieuse rapidité dans les fertiles prairies de l'Alberta centrale.

Donner les noms des hommes d'affaires qui ont pris part cette année à l'excursion de la Chambre de Commerce, c'est indiquer de la façon la plus éloquente l'intérêt que soulève cette excellente initiative dans les cercles de ceux qui prennent une part directe au développement du pays.

Voici quels étaient les excursionnistes:

MM. S. V. Adams, de la Manufacture de Harnais Adams Bros, Ltd; H. Baker, gérant de la Compagnie Massey-Harris; F. Ballard, gérant du garage McLaughlin; Thos. Bellamy, courtiers en machines aratoires; F. G. Bolton, gérant de la Minoterie Alberta; J. G. Brown, gérant de la Maison Révillon; C. V. Caesar, gérant de la Compagnie Prudential Investment Ltd; A. B. Campbell, minotier; A. W. Challand, W. H. Clark, négociant en bois; H. H. Cooper, C. E. Darby, gérant de la Maison Dun and Co.; H. W. Douglas, F. T. Fisher, secrétaire du Board of Trade; E. E. Fitzgerald, gérant de la Compagnie Massey-Harris; E. L. Ferris, inspecteur d'assurances; F. Geiler, gérant de la Brasserie Strathcona; N. Ferris; C. W. Gordon, de la maison P. Burns Ltd; Geo. H. Gowan, gérant du Crédit Foncier F. C.; Smith, député; Frang Farley; Cook, gérant de la Banque Molson à Camrose; Hefferman, de la firme Edmonton Portland Cement; W. H. Henry, de la maison d'ameublement Blowey-Henry; R. L. Hoar, René Lemarchand, L. Lambert, de la firme Swift Canadian Ltd; H. Milton Martin, président du Board of Trade; G. H. May, conseiller municipal; F. M. Morgan, J. F. McMullen, de la firme Somerville Hardware; F. C. Murray, inspecteur du Crédit Foncier F. C.; H. G. Nivin, R. R. Purvis, de la minoterie Brackman-Ker; James Ramsey, des grands magasins Ramsey; E. Reynolds, de la compagnie d'assurance Canada Life; H. H. Richards, gérant de la Banque Northern-Crown; James Ryan, James Shaw, journaliste, de Chicago; S. H. Smith, président de la firme Western Realty Co.; James Taylor, du garage Taylor & Musson; W. J. Thompson, gérant de la firme Great West Saddlery Ltd; J. G. Tipton, conseiller municipal; T. M. Turnbull, gérant de la Banque du Commerce; E. H. C. Walker; C. Watt, de la firme Scott Motor Ltd; A. Wolf, secrétaire de la Ligue des Citoyens d'Edmonton, etc.

Le trajet total qui fut couvert était d'environ 2300 milles. L'itinéraire comprenait pour les sept journées d'excursion le parcours suivant:

Lundi, 22 juillet

Edmonton, Fort Saskatchewan, Bruderheim, Lamont, Chipman, Mundare, Végreville, Lavoy, Ranfurly, Innisfree, Minburn, Manville, Vermilion, Islay, Kitscoty, Lloydminster.

Mardi, 23 juillet

Végreville, Roundhill, Camrose, Wetaskiwin, Ponoka, Morningside Lacombe, Blackfalls, Red Deer, Penhold, Innisfail, Bowden, Olds.

Mercredi, 24 juillet

Coronation, Castor, Halkirk, Gadsby, Botha, Stettler, Erskine, Nevis, Alix, Tees, Lacombe, Wetaskiwin.

Jeudi, 25 juillet

Provost, Cadogan, Cairns, Metiskow, Czar, Heghenden, Aminsk, Rosyth, Hardisty, Lougheed, Sedgewick, Killan, Strome, Daysland, Bowlf, Ohaton, Wetaskiwin, Millet, Leduc, Strathcona.

Vendredi, 26 juillet

Wainwright, Irma, Jarrow, Kinsella, Phillips, Viking, Bruce, Holden, Ryley, Tofield, Camrose, Duhamel, New Norway, Terintosh, Bashaw, Mirror.

Samedi, 27 juillet

Stony Plain, Wabamun, Entwistle, Junkins, Edson, Marlborough.

Dimanche, 28 juillet

Séjour à Fitzhugh—Montagnes Rocheuses—à six heures du soir départ pour Edmonton.

On peut se rendre compte par le détail de l'itinéraire ci-dessus que le programme de l'excursion était chargé; mais si confortable était le train spécial fourni par la Compagnie du Grand Tronc Pacifique que les distingués voyageurs n'ont point trop senti la fatigue d'un voyage circulaire aussi étendu. La meilleure humeur et la plus franche cordialité n'ont jamais cessé de régner à bord du "spécial"; de cela on aura une excellente preuve par les amusesants incidents de voyage que nous relatons plus loin.

L'espace nous étant mesuré nous ne pouvons consacrer à ce voyage une relation aussi détaillée que nous le désirerions; nous voulons néanmoins donner un aperçu assez complet des localités traversées, car ce voyage constitue une leçon de géographie économique extrêmement précieuse. Voici quelques notes rapides sur les localités les plus intéressantes de l'itinéraire:

Camrose—Cette entreprenante et prospère localité mérite un titre spécial. On l'a surnommée "la ville des chemins de fer", et jamais appellation n'a été mieux méritée.

Par sa situation particulière au centre d'un vaste et riche territoire agricole, elle est une sorte de "clef" des communications ferrées. Camrose fut la première ville d'Alberta possédant les trois principales voies ferrées canadiennes, le Canadien Pacifique, le Canadian Northern et le Grand Tronc Pacifique. Il y a actuellement à Camrose sept lignes de chemins de fer mettant en communication directe avec cette ville les principaux centres de l'Ouest, Calgary, Edmonton, Végreville, Tofield, Wetaskiwin, Moose Jaw, etc. D'autres lignes non moins importantes se dirigeant vers Camrose sont en construction. Ce qui indique bien l'importance de Camrose comme centre pour les communications ferrées, c'est que le train spécial des hommes d'affaires, pour circuler dans le territoire tributaire d'Edmonton, a dû passer à Camrose à cinq reprises différentes. Camrose possède des maisons de gros, des hôtels, des magasins importants, des banques, pharmacies, etc. Il y a trois gares de chemin de fer, dont l'une, celle du Canadian Northern, est située au centre de la subdivision Noyen, dont notre compatriote, M. René Lemarchand détient le contrôle de la plus grande partie des lots.

Durant l'arrêt du train spécial à Camrose, M. René Lemarchand termina les arrangements nécessaires pour la construction d'un superbe hôtel, devant coûter $60,000, près de la gare de Noyen-Camrose. Le gouvernement provincial vient de décider la construction à Camrose d'une école normale d'un coût de $150,000.

La récolte présente une apparence superbe dans la région; une moisson abondante jointe à l'activité des affaires en ville promet une année de progrès exceptionnels pour Camrose. Une compagnie vient d'être formée pour entreprendre des recherches dans le but de trouver du gaz naturel.

Mundare—La récolte présente une apparence splendide dans la région de Mundare; à l'arrivée du train spécial les voyageurs ont pu admirer des échantillons superbes de blé; avoine, lin, orge, etc., cueillis dans les champs du voisinage; Mundare est une colonie russe très prospère.

Végreville—A Végreville les excursionnistes furent reçus à la gare par une délégation composée du Dr A. H. Goodwin, maire, des ... négociants de la ville, etc. Végreville est le centre d'une des meilleures régions agricoles d'Alberta; c'est une petite ville prospère et active. Il y a une importante scierie, deux banques, deux hôtels, 27 automobiles, une fonderie, deux minoteries. On creuse pour trouver le gaz naturel.

Lire la suite page 8.

Les ministres canadiens sont fêtés à Paris

L'HON. M. BORDEN ET SES COLLEGUES SONT REÇUS PAR M. FALLIERES QUI S'INTERESSE A L'OUEST CANADIEN.

Le timbre à deux sous

Paris, 30—La Chambre de Commerce Britannique de Paris a donné un banquet hier en l'honneur des ministres canadiens de passage à Paris.

Les honorables Borden, C. J. Doherty, Hazen et Pelletier espèrent que leur voyage dans la capitale française aura les meilleurs résultats possibles pour réenforcer l'Entente Cordiale.

Sir Francis Bertie, ambassadeur d'Angleterre, a accompagné les ministres caandiens à l'Elysée à cinq heures cet après-midi et les a présentés à M. Fallières. La réception a été des plus cordiales. Le Président de la République a parlé de l'Entente Cordiale et des relations d'amitié traditionnelles qui existent entre la France et le Canada. Le Président espère que ces relations deviendront de plus en plus fortes, cimentées par une affection réciproque et des intérêts commerciaux communs pour le plus grand avantage des deux pays.

L'hon. M. Borden répondit en français pour remercier M. Fallières de son cordial accueil. Il dit que les Canadiens-français jouent un rôle précieux pour le développement commercial et intellectuel du Canada. Le premier ministre du Canada espère que les liens d'affection filiale qui unissent ce pays à la France iront se fortifiant sans cesse.

M. Fallières parle de l'Ouest

Une conversation amicale s'engagea alors entre le président Fallières et les ministres canadiens. M. Fallières posa de nombreuses questions sur l'Ouest.

Au banquet offert par la Chambre de Commerce, M. Pelletier, ministre des postes canadiennes, prononça un discours qui fût vivement applaudi. Le ministre déclara que l'Entente Cordiale entre la France et l'Angleterre n'est pas une chose nouvelle pour le Canada. Elle fut instituée dans ce pays entre les deux races, par Sir John A. Macdonald et Sir E. Cartier, qui créèrent la Confédération Canadienne sur des sentiments d'affection et d'entente mutuelles entre les deux races. Il prédit l'établissement du tarif postal à dix centimes entre la France et le Canada.

Environ cent personnes assistaient au banquet. L'hon. M. Borden prit la parole pour déclarer que les relations n'ont jamais été meilleures entre la France et le Canada. Au Canada, Français et Anglais travaillent avec harmonie à créer un pays prospère et fort, inspirés dans leur tâche par l'exemple et les institutions de la France et de l'Angleterre.

Le tarif postal entre la France et le Canada

M. L. P. Pelletier se rend à Paris dans le but d'obtenir du gouvernement français une réduction dans le tarif postal.

Paris, 25 — Le maître général des postes, M. Pelletier, a été reçu à son arrivée ici, par un représentant de M. Poincaré, par le commissaire canadien à Paris, M. Philippe Roy, et par le secrétaire du comité France-Amérique, M. Louis Jaray.

Le but de la visite de M. Pelletier en France est de discuter avec M. Chaumet, sous-ministre des postes et des télégraphes un nouveau tarif de câblogrammes et le prix de l'affranchissement des lettres à deux sous entre la France et le Canada. M. Pelletier sera rejoint à Paris, samedi prochain, par les autres ministres canadiens actuellement à Londres.

M. Hazen s'entretiendra avec M. Delcassé, le ministre de la marine, au sujet du règlement pour la sécurité des passagers sur les navires faisant le service entre la France et le Canada, et au sujet de la possibilité d'améliorer le commerce entre ces deux pays.

On attache une grande importance à la visite des ministres canadiens à Paris et un programme de fêtes importantes a été préparé. Il y aura visite au château de Versailles, banquet donné par la Chambre de Commerce Anglaise, et le comité France-Amérique, présidé par M. Gabriel Hanotaux.

L'ELECTION DE L'HON. MACKENZIE SERAIT CONTESTEE

Granum, Alta, 30—On déclare de source sûre que l'élection de l'hon. M. Mackenzie, trésorier provincial d'Alberta, serait contestée comme entachée de corruption. La demande d'annulation serait déposée par M. R. B. Bennett, avoué du C. P. R.

Huit mille colons sont partis vers le nord depuis trois ans

Le besoin de voies ferrées se fait de plus en plus sentir dans la vallée de la rivière La Paix, déclare le député J. K. Cornwall.

Depuis trois ans huit mille colons sont partis vers le Nord, attirés par la fertilité des terres de la Rivière La Paix, et le brillant avenir réservé à cette lointaine région: telle est la déclaration que vient de faire l'un des hommes les plus autorisés sur la question, M. J. K. Cornwall, député de la Rivière La Paix au parlement provincial d'Alberta, "l'apôtre de la colonisation du Nord."

M. J. K. Cornwall, qui revient d'un voyage de six semaines dans son immense comté, nous a déclaré, au cours d'une entrevue qu'il a bien voulu nous accorder, que l'accroissement du transport des passagers et des marchandises, par les bateaux faisant le service entre Athabasca Landing et Grouard est, depuis deux ans, d'environ 500 pour 100.

"La colonisation de la région du Nord est une chose absolument stupéfiante nous dit M. J. K. Cornwall; jamais encore dans un territoire situé en dehors de la civilisation on n'avait constaté une telle ruée de colons avides de s'emparer des terres libres. Avec l'accroissement prodigieux de la population de la vallée de la Paix et la mise en culture rapide de ses terrains féconds un problème sérieux se pose pour le Nord.

"Ce problème est celui des moyens de transports. Les hommes d'affaires d'Edmonton devraient prendre un intérêt plus profond à l'état de choses préjudiciable qui résulte du manque de moyens d'accès faciles au Nord. A moins que l'on n'avise rapidement à parer à la situation celle-ci va devenir critique.

"Il nous faut des chemins de fer à bref délai dans le Nord, nous déclare le député de la Rivière La Paix, si l'on ne veut pas que la colonisation en soit entravée. Par suite du manque de voie ferrée tout est extrêmement cher dans le nord actuellement."

M. Cornwall est d'avis, — et sa longue expérience du Nord confirme précieusement ses paroles, — que dès que Dunvegan sera relié par voie ferrée à Edmonton, la vallée de la Paix se développera avec une rapidité inouïe; en quelques semaines les colons y afflueront par milliers. Il y a actuellement dans tout le Canada et aux Etats-Unis des dizaines de milliers de personnes qui n'attendent que l'achèvement d'une voie ferrée allant à la Rivière La Paix pour s'y ruer à la recherche de terrains.

L'envahissement de la région après l'achèvement de la ligne empruntera une fièvre qui rappellera les jours fameux de la ruée vers le Klondyke, tel est l'avis de tous ceux qui connaissent le nord et savent l'attraction que ses immenses territoires agricoles exerce sur des milliers d'individus.

"Les apparences de la récolte dans la vallée de la Paix, nous dit M. Cornwall sont superbes. La moisson commencera dans une huitaine de jours, c'est-à-dire plus tôt que dans la région d'Edmonton. A Grande Prairie j'ai vu 640 acres de blé d'automne qui promettent un rendement de 40 à 50 minots à l'acre. De nombreuses écoles ont été établies dans le nord cette année, pour les besoins de la population enfantine qui augmente rapidement."

La construction du chemin de fer "Edmonton, Dunvegan and British Columbia" est poussée activement, nous apprend M. Cornwall. Les colons du Nord suivent avec un intérêt intense les progrès de la ligne.

EN ROUTE POUR L'OUEST

Montréal, 30—M. J. Alban Laferrière, commissaire de rapatriement pour le gouvernement du Canada, à Manchester, N.H., et M. A. Bowlby, agent du gouvernement à Boston, sont passés ce matin, à Montréal, en route pour un voyage d'études dans l'Ouest canadien. Le but du voyage de ces messieurs est de se rendre compte des conditions et des avantages que ces régions offrent à nos compatriotes de l'autre côté des frontières, pour s'y établir et y prospérer. Le travail accompli par les conférenciers canadiens, sous la direction de MM. Laferrière et Bowlby, pour encourager le retour au pays des canadiens établis aux Etats-Unis, mérite les plus grands éloges, car depuis le mois d'avril ils ont déjà ramené au Canada, plus de 800 de nos compatriotes. Un contingent nouveau de 200 sera à Montréal, ce soir. La plupart des nouveaux venus se dirigeront vers l'Alberta, la Saskatchewan et le Témiskaming.

LES TRAMWAYS DE ST. ALBERT

On donnera dans quelques jours les contrats pour la construction des huits premiers milles de la voie ferrée.

On procèdera très prochainement à l'adjudication des travaux de construction de la voie ferrée des tramways suburbains devant relier St-Albert à Edmonton. Le premier tronçon de voie ferrée qui sera construit aura une longueur de huit milles.

Dès après l'adjudication des contrats les travaux devront être immédiatement commencés de telle sorte que les rails puissent être posés avant l'hiver; déjà les taillis ont été coupés sur toute l'étendue du tracé de la ligne.

L'an prochain le réseau des tramways suburbains sera considérablement étendu. Fort Saskatchewan sera sans doute la prochaine localité vers laquelle les travaux seront dirigés.

A TRAVERS L'OUEST

LE GOUVERNEMENT SCOTT ET LE G. T. P.

M. E. J. Chamberlain, président du Grand Tronc, a reçu ces jours derniers de l'hon. Walter Scott, premier ministre de la Saskatchewan, une dépêche lui annonçant que le gouvernement provincial avait décidé de garantir les obligations nécessaires pour la construction du terminus de la voie du Grand Tronc Pacifique à Saskatoon, Régina, Swift Current, Prince Albert et Moose Jaw. Des ordres ont été donnés pour faire commencer les travaux immédiatement. La voie sera sous peu terminée jusqu'à Prince Albert et un hôtel sera construit à Régina.

LE PROBLEME DE L'ELEVAGE

Ottawa, 30—Le 29 courant, à Winnipeg, les éleveurs ont tenu une conférence d'une exceptionnelle importance pour l'Ouest canadien. Ils ont discuté le problème de l'élevage sous toutes ses faces et les moyens à prendre pour encourager cette industrie.

Durant les dernières années, la quantité d'animaux élevés dans l'Ouest a toujours été en diminuant, alors qu'autrefois l'Ouest canadien était un des plus grands fournisseurs de bestiaux des marchés européens. Et non seulement aujourd'hui l'exportation n'est pas aussi considérable qu'elle l'était il y a quelques années, mais l'Ouest ne se fournit même pas lui-même. On est obligé de recourir à l'importation.

M. Martin Burrell, ministre de l'agriculture, prend une part active aux efforts que l'on tente pour faire revivre cette industrie.

Les compagnies de chemin de fer et les manufactures de conserves alimentaires étaient représentées à cette conférence.

UNE NOUVELLE VOIE FERREE POUR CAMROSE

Camrose, Alta, 30—Si la température n'entrave pas les travaux, dans un mois la ligne du C. N. Ry mettant en communication directe Camrose avec Edmonton sera terminée. De plus avant la fin de l'année Camrose sera reliée directement à Calgary; environ 100 milles de rails demeurent à poser; le talus est entièrement terminé. Lorsque ces deux voies ferrées seront terminées Camrose se trouvera sur un ligne directe reliant les deux principales villes d'Alberta, Edmonton et Calgary.

Une épidémie de fièvre typhoïde sévit à Moose Jaw. L'Institut thérapeutique de Toronto vient d'envoyer du sérum préventif qui est distribué gratuitement.

L'immigration Canadienne-française

L'immigration des Canadiens-français est plus considérable que jamais.

Montréal, 25—L'émigration des Canadiens-français vers l'Ouest est plus considérable que jamais. Les autorités de la compagnie du Pacifique Canadien déclarent qu'elle augmente de jour en jour.

Hier soir, la gare Windsor était remplie d'une foule de colons, dont une grande partie sont Canadiens-français. La plupart de ces colons sont accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants. Ils sont porteurs de billets bons aller et retour pour quatre mois. Mais on présume que plusieurs ne reviendront pas et qu'ils se laisseront tenter par les richesses agricoles de l'Ouest. Ces compatriotes s'en vont, en grande partie, sur les fermes immenses de l'Alberta et de la Saskatchewan. A cause du grand nombre de passagers, le convoi de Winnipeg et Vancouver dut être divisé en deux sections.

L'élevage du cheval en Alberta

L'Alberta — et spécialement la région de Calgary — est, on le sait, une des parties du Canada où les progrès économiques suivent la marche la plus rapide. Les immigrants s'y portent de préférence, parce que c'est là, dit-on, qu'il y a le plus à faire et qu'il avait été fait, jusque vers 1905, fort peu de chose. De grandes richesses minières y ont été découvertes; l'industrie prend naissance sur plusieurs points; la culture des céréales s'étend rapidement faisant reculer de plus en plus vers les Rocheuses la limite des territoires vacants ou livrés seulement au ranching. Le "ranching", c'est-à-dire l'élevage des bestiaux en liberté complète sur de grands espaces, introduit d'abord dans les Etats-Unis et le Canada, comme dans l'Amérique latine, tend à faire place au "farming," c'est-à-dire à la culture méthodique imitée des pays européens et déjà très avancée dans certaines exploitations de la Colombie britannique ou des provinces de l'Est.

Dans les ranches encore nombreux de l'Alberta, l'élevage qui se pratique le plus — mais non certes d'une manière exclusive — est celui du cheval, plus résistant au froid que les bêtes à cornes. Les ranches du colonel Fisher, d'une superficie dépassant 2,000 hectares, nourrissent de 1,000 à 1,500 chevaux, sans compter ceux que leur propriétaire met en pension sur des ranches voisins.

Pendant l'hiver, les chevaux restent généralement dehors jour et nuit et trouvent l'herbe en grattant la neige. Cela ne dispense pas toujours l'éleveur de leur apporter du fourrage sec, mais cette précaution est rare. Quand l'éleveur est soigneux, il procure aux chevaux de prix, et même aux poulains donnant de l'espoir, un abri contre le froid dans un pâturage bien clôturé contenant de grandes meules de foin, de 20 à 50 tonnes et plus. Il y a quelques constructions en planches dans ces pâturages et, notamment, une hutte pour le boy chargé des chevaux; mais l'usage le plus fréquent est celui du plein air absolu et de la liberté, sans contact avec l'homme, jusqu'à l'âge de trois, quatre ou cinq ans. Peu de semaines avant de les vendre ou de les présenter à des concours, on va chercher les chevaux dans l'herbage et on les dresse. Lorsqu'on veut faire un choix plus facile ou les grouper pour quelque temps, on cerne le troupeau — To round up — et on le fait pénétrer dans l'enclos appelé "corral". C'est là un travail d'autant plus ardu que les chevaux en liberté franchissent parfois les limites du ranch et s'éloignent à de grandes distances. Ils sont marqués au fer rouge — ce qui déprécie un peu le cuir malheureusement, — et tout vol est sévèrement puni.

Les chevaux des environs de Calgary se vendent surtout aux fermiers, aux compagnies de chemins de fer et d'irrigation, puis aux industriels et commerçants des provinces de l'Ouest. On en exporte un certain nombre. Les Etats-Unis et la Colombie Britannique sont les principaux débouchés des chevaux de luxe ainsi que des gros chevaux de camion. L'Angleterre et l'Afrique du Sud achètent aussi chaque année un grand nombre de très beaux polo ponies.

Les prix ont, en moyenne — autant que l'on peut établir une moyenne en pareille matière, — plus que doublé depuis 1905; le mouvement de hausse paraît dépasser au Canada celui qui se constate aussi en Europe.

L'une des occasions où se vendent les chevaux de l'Alberta est le Horse Show de Vancouver — celui de Seattle est aussi très important — brillant concours hippique ayant lieu deux fois par an et dont la réunion principale se tient en avril. Cette partie de la Colombie Britannique, où il ne gèle presque jamais, est un centre de sport très important; des drags et rallies ont lieu tous les samedis de l'hiver; le Hunt Club de Vancouver compte environ 120 membres.

Le type du cheval de selle que l'on rencontre le plus sur les marchés de l'Alberta et de la Colombie Britannique est la claquette ayant du sang, ordinairement faible de l'arrière-main et manquant de membres. On cherche à compenser cet inconvénient par des importations de bons reproducteurs européens, de sorte que le Canada restera longtemps un débouché pour nos éleveurs. Le pony bien doublé est très recherché. Je vous adresse deux photographies de "Maximus," spécimen de cette race qui s'est distingué au concours hippique de Vancouver en Octobre 1910 et avril 1911. Il saute beaucoup plus que sa hauteur. Vous recevrez aussi une photographie de "Muskrat" qui a des origines très vulgaires — par une clydesdale et un hackney — mais saute 1 m. 95 monté, a gagné plusieurs deuxièmes prix du saut en hauteur à Vancouver, et s'est classé dans les trois premiers pour le parcours de chasse. Il s'est vendu alors 3,000 francs. La valeur de certains chevaux, surtout des étalons, est, au Canada comme en Europe, beaucoup plus élevée. Il suffit de mentionner pour mémoire le "cayuse," petit cheval laid, mais rustique et d'un bon service, dont se servent surtout les Indiens.

Le cheval de voiture qui se vend le plus est le hackney. Il existe aussi dans l'Alberta quelques très beaux types de trotteurs américains. En 1911, un éleveur de Calgary en a vendu un à la Russie pour environ 100,000 francs. Pour le gros trait on emploie les clydesdales, les percherons et, plus récemment, les ardennais dits "belges." Leurs qualités de force se maintiennent grâce à une infusion continuelle de sang. Les chevaux de trait se vendent au poids — qui n'est pas, bien entendu, la seule qualité considérée — à cause de l'aptitude que la masse donne pour la traction. Le poids est même parfois demandé pour les chevaux de selle aux Etats-Unis. C'est un point de vue dont les éleveurs tiennent grand compte pour l'alimentation. Le poids des chevaux de ferme varie entre 1,200 et 1,800 livres; les chevaux de camion doivent peser au moins 1,500.

Si les chevaux de l'Alberta ont, surtout dans les premières années de leur existence, un régime de plein air sain mais un peu rude, leurs propriétaires ne se traitent pas eux-mêmes avec plus de sybaritisme. Sur un ranch, l'habitation est en général de dimensions restreintes — une dizaine de mètres carrés — et d'un prix modique — un millier de francs. Elle est toute en bois — tandis que les maisons de la ville sont en pierres ou en briques — et peut facilement être construite et aménagée en moins d'un mois par un ou deux hommes vaquant d'autre part à leurs occupations ordinaires. Bien entendu, les dépendances destinées aux animaux, voitures et instruments aratoires — râteaux, moissonneuses, etc. — sont beaucoup plus étendues.

Bientôt ces demeures rustiques feront place, comme dans le reste du Canada, à des maisons vastes et confortables. Le pittoresque y perdra sans doute, mais l'Alberta ne laissera pas, même quand l'ère du ranch et des huttes sera définitivement close, d'être une des régions du globe les plus séduisantes pour ceux qui aiment les grandes lignes des beautés naturelles.

LA LANGUE FRANÇAISE AU CHILI

Elle devient obligatoire dans tous les établissements officiels d'enseignement secondaire.

Valparaiso, 30 — Le gouvernement chilien vient d'offrir une chaire d'anatomie à l'université de Santiago de Chili à un professeur français. Il a ouvert un crédit annuel de 20,000 francs pour l'organisation de cours réguliers, faits chaque année, d'août à octobre, par des professeurs français, à désigner par l'Université de Paris.

Enfin, le français devient à titre de langue seconde — la première étant l'espagnol, naturellement, une langue obligatoire dans tous les établissements officiels d'enseignement secondaire au Chili.

Les programmes universitaires fixent pendant les quatre premières années d'études, quatre heures par semaine consacrées à l'espagnol et trois heures au français; pendant les cinquième et sixième années, trois heures d'espagnol et trois heures de français par semaine, c'est-à-dire l'égalité entre les deux langues, les ouvrages français, explique la décision ministérielle, étant "les plus clairs pour l'étude des sciences."

LES CANADIENS A PARIS

Paris, 30—Les ministres canadiens sont, ce soir, les hôtes du Comité France-Amérique, présidé par M. Gabriel Hanotaux. Le président du Conseil, M. Poincaré, et M. G. Hanotaux ont prononcé de longs discours en faveur des relations plus étroites entre la France et le Canad. M. Poincaré a dit qu'à mesure que les relations s'améliorent entre l'Angleterre et la France, celle-ci se sent portée avec tendresse vers ses fils du Canada. Ces paroles ont été couvertes d'applaudissements frénétiques.

L'élite du monde des arts, de la science, des finances, de la politique et de l'armée assistait au banquet.

L'hon. Borden et l'hon. Pelletier ont pris la parole en français.

La Chambre de Washington a refusé d'annuler le traité de Réciprocité avec le Canada voté l'an dernier.

Le Courrier de l'Ouest

49 Avenue Howard. Tel. 1675

EDMONTON ALTA.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

Taux pour le Commerce

Nous enverrons une carte de nos taux pour les annonces Commerciales a ceux qui en feront la demande.

CARTES D'AFFAIRES

MAGASINS

MASON & RISCH PIANO Company.
25 Jasper Ouest, Tel. 2436.
EDMONTON.
Nous avons toujours en magasin les meilleurs pianos.
Gramophones Victor.
Venez voir notre assortiment de choix.

The National Cash Register Co.
Caisses Enregistreuses
Telephone 1750 712 Premiere rue
EDMONTON, ALTA.

WILSON LIMITED
Vins et Spiritueux.
Telephone 1416 256 Jasper O.
EDMONTON, ALTA.

VEGREVILLE CROWN LIQUOR STORE.
VEGREVILLE.
RUE PRINCIPALE SUD.
Vins, liqueures, cigares, biere et "Porter".
"Cass's Ale" et "Guiness's Stout".
Biere "Lager" en petits et grands barils.
Liqueurs douces de toutes sortes a bas prix.
Livraison des marchandises dans toutes les parties de la ville.
T. H. CHARLEBOIS.

The Edmonton Sporting Goods Co.
Simpson & Hunter.
Armes, munitions et articles de sport. Fusils repares. Les commandes venant de la campagne recoivent une attention speciale.
233 Ave. Jasper E. Edmonton.

Compagnie de Messageries

City Messenger & Express Co.
568 Deuxieme rue, Edmonton, Alta.
Telephone de jour 2544
Telephone de nuit 2022
D. V. Farney, Prop.
Messagers, livraison de toute sorte, affiches et circulaires. Si notre service est satisfaisant, dites le a vos amis; si non, dites nous le.

Adams Express & Cartage Co.
Successeur de la Cie
Wismer Express & Transfer.
Ordres promptement executes.
Specialite: Transport de pianos.
Tel. 1340 652 1ere rue.
EDMONTON.

THE BRONX OFFICE.
Nous ne nous occupons que des transactions concernant la subdivision Bronx et nous sommes en mesure de vous assurer de gros profits sur ces lots.
Achetez aux prix actuels.
Nos listes sont complètes.
Venez ou téléphonez
305 Edifice Moser-Ryder,
Téléphone 5842.
Edmonton, Alta.

DORIS ET LAPLANTE.
Entrepreneurs-Constructeurs.
Devis et plans fournis sur demande.
S'adresser à—
L'HOTEL RICHELIEU.

IMMEUBLES

AGENCES IMPERIALES.
Hon. P. Ed. Lessard, Leo Savard, A. Boileau.
Edifice de la Banque Imperiale.
Tel. 4322 Prets d'argent.
Assurances Immeubles.

H. MILTON MARTIN,
COURTIER D'IMMEUBLES ET D'ASSURANCES.
AGENT FINANCIER.
148 RUE RICE.
Edmonton, Alta., Can.
Telephone 4334 Boite P. 998.

LARUE & PICARD
Ont maintenant leur bureau au CHAMBRE No 4.
NO. 248 Avenue Jasper.
TELEPHONES:
Office, - - - - - - - - - 1816
Residence, - - - - - - - - 1798

AVOCATS ET NOTAIRES

W. Gariepy. L. A. Giroux.
GARIEPY & GIROUX.
Avocats et Notaires.
Bureaux: Edifice Gariepy.
Boite Postale 39 Edmonton, Alta.
A. Gravel, B.A.LL.B. E. Gravel, B.S.L.B.

CORMACK ET MACKIE.
Avocats et Notaires
ARGENT A PRETER.
On parle le francais.
MacDougall Court. Boite P. 1529.
EDMONTON, ALTA.
B. Woods, K. C.; O. W. Biggar

EDWARD BRICE
Avocat et Notaire.
Argent à prêter.
Bâtisse Larue et Picard.
248 ave. Jasper, Edmonton.

H. L. Landry J. C. Landry
LANDRY & LANDRY
Avocats et Notaires.
Avocats, Avoués, Notaires
Prêts d'Argent.
Edifice Sugarman, Edmonton.

Short, Wood, Biggar & Collisson.
Avocats, Avoués, Notaires.
William Short, K.C., C. W. Cross, S. B. Woods, K.C., O. W. Biggar and J. T. J. Collisson.
Prêts d'argent.
Edifice de la Banque des Marchands, ... Edmonton.

E. B. COGSWELL
Avocat-Avoue-Notaire
Telephone 5093 335 Jasper E.
EDMONTON, ALTA.

TAILLEUR

LAFLECHE & FRERES.
Marchand Tailleur,
118 ave. Jasper, Tel. 2426
Edmonton, Alta.

PHARMACIE

Pharmacie Croix Rouge.
Vegreville, Alta.
Toujours en main un assortiment complet de medecines patentees, drogues de toutes sortes, articles de toilette, cartes postales, kodaks, gramophones, papeterie de tout genre.
Satisfaction garantie.
Prix des plus bas.
La seule pharmacie francaise a Vegreville.
Dr. A. Couillard, prop.
En face de l'hotel Queen.

MEDECINS-CHIRURGIENS

Dr W. Harold Brown.
Specialiste pour les yeux, les oreilles, le nez et la gorge.
Bureaux: Edifice du Credit Foncier.
Heures de Consultation:
9 heures a.m. a 12.30 heures p.m.
1.50 heures p.m. a 5 heures p.m.
Examens de la vue pour choix de lunettes.

Dr. S. SABOURIN.
Medecin-Chirurgien.
Résidence, 533 rue Rice. Tél. 6425
Heures de Consultation:
8 heures a 10 heures du matin;
2 heures a 5 heures, et
7 heures a 9 heures du soir.
Tél. 5431. Edifice Goodridge.

FRED. L. BUGGINS
Chirurgien-dentiste.
248 Ave Jasper E. Edmonton, Alta
Bureaux ouverts le soir.

Dr. A. C. Robertson.
Medecin-Chirurgien.
Bureaux: Edifice Tegler, (suite 302.)
Premiere rue, Edmonton.
HEURES DE CONSULTATIONS:
7 a 9 h. a.m.—2 a 4 h. p.m.
7 a 9 h. p.m.
Telephone: Bureaux 1285.
Telephone: Residence 5741.

MADAME MEADOWS
Specialiste pour la vue.
131 Avenue Jasper O.
Chambre 4, 2e etage.
PHONE 5087 EDMONTON.
Heures d'office: 9 heures a 6 heures.
Samedi soir de 7 a 9 heures.

ON DEMANDE

ON DEMANDE DE SUITE UNE garde-malade diplômée pour l'hôpital de Végreville, Alta. S'adresser à la Soeur Supérieure

ON DEMANDE UN JEUNE HOMME de 14 à 15 ans, connaissant les deux langues. S'adresser au "Courrier de l'Ouest", 49 Avenue Howard.

Ecurie de louage et de remise
—G. T. P.—
Ouverte jour et nuit.
Service de tous genres.
STANISLAS NADEAU, Prop.
Usines du G.T.P. Calder, Alta.

Architectes Arpenteurs

BARNES & GIBBS
Architectes licencies.
R. Percy Barnes, A. I. C. A. A. A.
C. Lionel Gibbs, M. S. A., A. A. A.
Edifice de la Banque Imperiale.
EDMONTON.

JAMES HENDERSON,
F.R.I.B.A., A.A.A.
Architecte.
Cristal Block, Tel. 4035
42 Ave. Jasper O. Edmonton, Alta.

J. E. CAUCHON, A.A.A., O. A. A.
Architecte.
Edifice Hart, Tel. 4033
Chambre 110 Edmonton.

L. Cote, D. L. S., C. E.
F. B. Smith, B. Sc., C. & M. E.
COTE & SMITH.
Arpenteurs de terrains, emplacements de villes, limites a bois et mines. Estimations fournies sur le rendement et la qualite du charbon.
Tiroir 1807 Office: Cristal Blk.
Phones 1560 & 1279 Edmonton.

GRAVEL & GRAVEL.
Avocats et Notaires.
Moose Jaw, Sask. Gravelbourg, Sask.

DUBUC & MADORE.
AVOCATS ET NOTAIRES.
Avocats de la Banque d'Hochelaga.
Prets d'argent.
Lucien Dubuc Louis Madore
Bureaux .. .. Norwood Blk.
EDMONTON, ALTA.

J. H. SMITH
Arpenteur des terres d'Alberta et du Dominion.
Arpentage de subdivisions de ville
Bureaux: 140 Ave. Jasper O.
Téléphone 1654.

Haggerty & Hall Co., Ltd.
Propriété foncière, Prêts, Assurances, Subdivisions.
Satisfaction garantie, références de banque.
248 Jasper O.
Tél. 5257. Edmonton.

MAURICE KIMPE.
Arpenteur des terres du Dominion et ingénieur civil.
VICE CONSUL DE BELGIQUE.
248 Jasper E. Phone 2638.

DIVERS

ANDREW H. ALLAN,
Auditeur, Comptable, Liquidateur.
Auditions de livres, mensuelles et hebdomadaires.
Chambre 33, - - Edifice Gariepy.
Telephone 4432. EDMONTON.

H. A. CLEGG,
ENCADREUR ET BOURREUR.
617 Deuxieme rue Voisin du patinoir
EDMONTON.

W. J. WRIGHT,
Antiquaire.
réparations de toutes sortes faites à notre magasin sur bref avis.
Téléphone 4768. 622 1ère rue
EDMONTON
(autrefois de la maison R.N. Taylor & Co., de Montréal.)

THE CONNELLY-McKINLEY COMPANY, LIMITED.
Embaumeurs et Entrepreneurs de pompes Funebres.
Chapelle privee et ambulance.
136 rue Rice. Tel. 1525

Capital Wine & Spirit Co.
Vins et Spiritueux.
Telephone 1250 127 Jasper E.
EDMONTON, ALTA.

HOTELS

RICHELIEU HOTEL
J. N. Pomerleau, prop.
Pension: $1.50 et $2.00 par jour.—
Pension a la semaine: $7.00.
PRIX MODERES.

HOTEL NORTHERN.
Plan Europeen.
Ave. Namayo et Rue Rice.
R. R. Klein, Manager. EDMONTON.

THE YALE HOTEL.
EDMONTON.
Rob. McDonald, prop.
Taux: $2.00 par jour. Chambre avec bain, $2.50. Carte de Repas, $8.00.
Pension Mensuelle (Table seulement) $30.00.

QUEEN'S HOTEL
Avenue Jasper E.
L'hotel le plus ancien et le mieux connu d'Edmonton.
Quartiers generaux des Canadiens-francais.
B. HETU, prop. Tel. 1616

BRUNSWICK HOTEL.
Deuxième rue, - - - Edmonton.
$1.25 et $1.50 par jour.
Vins, liqueurs et cigares de première qualité.
Tél. 1521. Douglass et Hall

HOTEL SAVOY
Hector W. Chevrier, Gérant.
PLAN EUROPEEN.
Toutes les chambres sont chauffées à la vapeur et éclairées à l'électricité. Chambres $1.00, $1.50, $2.00 avec bains. Taux spéciaux à la semaine.
Excellent "Grill Room" et repas à la carte.
418 Kinistino Tel. 2463

Agent pour les montres Elbico.
Réparations promptes des horloges publiques.
David J. Richards.
Horloger et Bijoutier.
641 Namayo Edmonton
Réparations garanties.
Prêts, Fermes, Assurances

SUPERIOR REALTY CO.
Tél. 5940.
580 Jasper E. Edmonton.
Lots dans Norwood, Delton, Eastern.

Universal Transfer Co.
—Transports de tous genres—
prompt service.
Spécialité: Déménagements.
688 Jasper E. Tél. 5662.
Edmonton, Alta.

FEUILLETON DU "COURRIER DE L'OUEST"

La Chevre et le Chou

—Ah!... fit Georges, qui ne sut trouver autre chose à dire.

—Je vous demanderai seulement de vouloir bien garder ce secret pendant quelque temps; mes parents éprouveront beaucoup de chagrin; aussi je retarde l'heure d'une explication bien cruelle pour moi, vous le comprenez.

—Je vous promets, mademoiselle, que je garderai votre secret. Seulement... que dirai-je à ma tante?

—Que vous me trouvez trop froide, répondit en riant Mlle de Laquemère.

—Elle me répondra que je suis un sot, que je vous méconnais et que cette froideur, chez vous, ne vient que d'une réserve de bon ton.

Mlle Jacqueline parue se recueillir une minute, et dit enfin, souriante:

—Alors, laissons aller les choses; ne me faites pas une cour trop marquée, mais causons, lorsque nous nous verrons, comme deux amis. Les choses s'arrangeront d'elles-mêmes ensuite.

Dans sa joie de voir tout concorder selon ses désirs, et comme les deux jeunes gens allaient se séparer, Georges prit la main de la jeune fille, et, en parfait gentleman qu'il était, la baisa respectueusement.

Mme de Laquemère, qui causait à la fenêtre du salon avec la marquise emmitouflée jusqu'aux oreilles, dit avec un sourire mystérieux:

—Il me semble qu'on s'entend déjà bien là-bas, ma chère marquise.

Et Mme de Ténédar de répondre de sa petite voix usée, mélancolique:

—Très bien, en vérité, très bien. Ah! la jeunesse d'aujourd'hui va vite en affaires de coeur.

La soirée se termina par une petite séance musicale; un monsieur joua des pavanes et des menuets antiques; une dame chanta: Les Adieux de Marie Stuart. — Pauvres Jacques.—L'Air de Louis XIII, puis chacun s'en fut coucher.

En regagnant leurs appartements respectifs, le marquis et la marquise se disaient l'un à l'autre à mi-voix:

—Avez-vous vu comme ils ont longuement conversé ensemble?

—Et les regards admiratifs qu'il lui jetait?

—Et comme elle lui a donné sa main à baiser.

—Ah! ah! Mme Labretelle aura beau jeu, désormais!

—Et Mlle Dumesnillet pourra courir un autre prétendant.

Seul, et un peu en arrière, Georges d'Alibran, qui avait entendu malgré lui, souriait et semait des gouttes de cire sur le vieux chêne bruni de l'escalier.

VII

—Ah! madame, à qui le dites-vous! Georges est mon meilleur ami.

—Je le sais, monsieur Balmaï; c'est bien pour cela que, le voyant préoccupé et nerveux, je vous ai demandé de nous faire le plaisir de partager pendant quelques jours notre vie un peu monotone et solitaire.

—Vie charmante aussi, madame; je ne connais rien de plus beau que ce château antique, réunissant toutefois tout ce qui fait le confortable inconnu jadis de nos pères; et ce parc admirable qui n'a certainement pas son pareil.

—Et qui sera un jour l'apanage de notre cher Georges, soupira Mme de Ténédar en s'appuyant à peine sur le bras robuste de M. Balmaï, son hôte pour une semaine.

—S'il épouse une femme à notre convenance, ajouta le marquis en traînant un peu la jambe.

—Ah! fit aimablement Henri qui pensa: "Nous y voilà. Ça brûle."

Comme on le voit par les précédentes paroles de Mme de Ténédar, Henri Balmaï avait été invité à passer quelques semaines aux Orfraies, par les châtelains désireux de procurer à leur neveu une société plus jeune et plus gaie que la leur.

Ils étaient récempensés de leur attention, car leur hôte se montrait empressé, aimable et amusant à la fois. Cette après-midi-là, où nous trouvons nos héros en promenade dans les jardins, Georges manquait à l'appel, étant allé faire une visite dans le voisinage.

L'arrivée inopinée d'un visiteur que conduisait un domestique vint interrompre la causerie, qui venait de prendre pour l'ami de Georges une tournure si intéressante.

—Après les présentations d'usage la conversation s'établit avec cette intimité qu'autorise la vie à la campagne.

Mais le marquis, que ses rhumatismes taquinaient, laissa son vieil ami avec la marquise et Balmaï, et alla au salon attendre qu'ils eussent terminé leur promenade.

M. Darimont admirait beaucoup la nature et, avec la maîtresse de céans, il examina diverses plantes assez curieuses qu'elle soignait amoureusement.

Elle pria Henri de déchiffrer les noms bizarres et savants inscrits par son jardinier sur les étiquettes de bois.

"Car, soupira-t-elle avec amertume, mes pauvres yeux deviennent si mauvais que je les ménage le plus possible. Mais hélas! bientôt, je le crains, il me faudra renoncer à lire.

—Vous devriez, chère madame, suppléer à cet ennui en prenant une lectrice, une demoiselle de compagnie, lui dit M. Darimont. Outre que vous économiseriez beaucoup votre vue, vous vous épargneriez mainte fatigue en vous déchargeant sur cette personne des soins concernant la maison.

—Au fait, c'est vrai, nous n'y avons pas songé encore, mon mari et moi. Seulement, ajouta la vieille dame en secouant la tête, c'est un choix bien difficile à faire. On a parfois la main si malheureuse!

—Nous tâcherons de l'avoir heureuse; je vous assure que l'on rencontre encore souvent des natures d'élite, des femmes distinguées et dévouées tout ensemble avec lesquelles il fait bon vivre.

—Alors, vous, l'ami serviable par excellence, découvrez-nous donc cette perle et, nous vous en serons bien reconnaissants.

—J'y songerai, comptez-y.

M. Darimont était de cette espèce de vieux garçons aimables et complaisants, toujours prêts à rendre service, à faire les commissions difficiles, et par cela même, fort appréciés de leurs amis.

Or, la marquise ayant été appelée à l'office auprès d'une vieille pauvresse qu'elle désirait interroger elle-même et qui ne pouvait l'attendre indéfiniment, M. Darimont et Balmaï demeurèrent en tête à tête et se dirigèrent vers le salon où ils devaient retrouver le marquis.

—Certainement, dit le premier qui suivait son idée, une femme, une jeune fille même, ne serait pas malheureuse dans ce milieu affable et bon, et Mme de Ténédar y gagnerait en soulagement matériel et en gaieté.

Mais voilà le hic, il faut découvrir quelqu'un qui lui convienne.

—Moi, je connais une personne... jeune, bien élevée, agréable, intelligente, qui ferait joliment son affaire murmura Henri comme se parlant à lui-même.

—Mais, c'est parfait! s'écria M. Darimont enchanté. Son nom, cher monsieur?

—Mlle Destournelles, fit Henri, effaré, est ma parente.

—De mieux en mieux. Et elle demeure?

—A Paris, 45 rue... Saint-Placide, balbutia Balmaï, qui ajouta aussitôt, tout confus de l'idée extravagante qui lui avait traversé l'esprit:

"Mais cela ne se pourra pas, monsieur, cela ne se pourra pas... N'y pensons plus."

—Que fait-elle actuellement? demanda M. Darimont, très intéressé.

—De la peinture, monsieur, non pas de la peinture d'art, hélas! mais de la vulgaire enluminure payée à tant le mètre; elle fait ainsi vivre sa mère.

—C'est très beau, cela, monsieur. Le travail du reste, honore, et le marquis de Ténédar vous dira que, pendant l'émigration, nos pères se livrèrent souvent à des besognes plus ingrates afin de gagner leur pain de chaque jour.

"Et, conclut l'excellent homme qui, arrivé devant le perron du château, se retourna un instant pour jouir du coup d'oeil, voilà un air pur exquis, fortifiant, dans lequel puiserait de la santé pour toute l'année, une jeune fille qui s'étiole à Paris."

—C'est vrai, monsieur; mais je vous le répète, j'ai parlé tout à l'heure inconsidérément... Ma parente ne peut venir ici, répliqua Henri avec fermeté.

—Bien, jeune homme, bien! fit Darimont, qui ajouta en lui-même en pénétrant dans la maison toute fraîche comparativement au dehors:

"Il craint de paraître indiscret en plaçant Mlle Destournelles auprès de ses aimables hôtes; je comprends ses scrupules et sa délicatesse, mais si l'occasion est bonne, pourquoi n'en pas profiter? Je me charge de tout, moi."

L'adresse de Simone Destournelles n'était pas tombée dans l'oreille d'un sourd, et le complaisant Darimont devant se rendre à Paris le surlendemain pour y faire un court séjour, il devait "enlever l'affaire" en homme expéditif et serviable qu'il était.

Quand ils furent tous réunis au salon, la question de la lectrice fut de nouveau soulevée, et le marquis s'écria en s'adressant à sa femme:

—C'est une excellente idée, Yolande, et je m'en veux de n'y avoir pas pensé moi-même plus tôt. En effet, une personne adroite et capable, qui vous déchargerait des soucis du ménage et nous ferait la lecture, nous serait on ne peut plus utile. Bref, qui nous empêche au moins d'essayer?

—Mais une jeune fille s'ennuierait aux Orfraies, fit observer Mme de Ténédar; nous ne sommes pas une compagnie gaie, mon mari et moi, avec nos soixante-douze et soixante-quinze ans, n'est-ce pas, M. Balmaï? ajouta-t-elle gaîment en s'adressant à son hôte.

—Madame, on est toujours parfaitement bien auprès de vous, répondit-il en s'inclinant, tant vos soixante-douze ans, comme vous le dites, sont agréables, gais et charmeurs.

La marquise sourit:

—Vous savez gentiment flatter, mon enfant, dit-elle avec bonté, et c'est une qualité, chez un jeune homme, que de savoir tourner à une vieille femme un compliment qui ne la ridiculise point..

—Je ne sais faire que les compliments sincères, fit Henri.

Mais il ne se doutait aucunement que M. Darimont avait pris au sérieux une parole jetée en l'air étourdiment; il était trop délicat, sous son apparence primesautière pour jouer aux Ténédar le tour d'introduire chez eux la fiancée de Georges.

On devine donc quelle fut sa surprise lorsque, cinq jours plus tard et pendant une courte absence de son ami d'Alibran, sa cousine Simone entra aux Orfraies en qualité de lectrice, envoyée aux châtelains par M. Darimont. Dans son étonnement, sa bouche se fendit jusqu'aux oreilles; la surprise de la jeune fille ne fut pas moins grande.

—Tiens! vous êtes cousins? s'exclama la marquise. Eh! bien, je ne m'en doutais pas, mais j'en suis bien contente. Soyez heureux ici, mes enfants, c'est tout ce que je vous demande.

Henri Balmaï sortit enfin de son ahurissement pour monologuer en frisant sa moustache.

"Il n'y a pas à le nier, le ciel est pour Georges positivement. Voilà la petite cousine qui tombe ici en ligne directe, à notre barbe. Elle ignore qu'elle se trouve chez les parents de son fiancé, comme ceux-ci ignorent... Voilà, il serait peut-être de mon devoir de les prévenir que... Mais çà pourrait tout gâter, et... il ne faut jamais aller à l'encontre des faits et gestes de la Providence."

Quoiqu'il essayât de se convaincre lui-même, le jeune homme n'avait pas la conscience tranquille; mais il se dit qu'après tout, il n'agissait que pour le bien de tous; à présent, une gracieuse et frêle apparition animait la demi-solitude du vieux château; tout le monde semblait content et Henri n'apprit pas à sa cousine qu'elle allait bientôt se trouver face à face avec son fiancé sous ce toit étranger où elle serait probablement heureuse. Il l'avertit seulement qu'elle ne devait pas s'étonner s'il survenait dans sa nouvelle existence des choses "abracadabrantes." — C'était son mot.

"Ça va commencer sur des roulettes, pensait encore Balmaï, voilà la petite dans la place: elle ne sait pas qu'elle est chez la tante de son amoureux et celui-ci ignore son arrivée aux Orfraies; c'est même très chanceux qu'il soit absent, il aurait été dans le cas de tout gâter; il chasse l'isar dans les Alpes: qu'il y reste donc encore quelques jours!

Georges avait souvent parlé aux dames Destournelles de son grand oncle et de sa grand'tante; mais sans doute il ne leur avait pas nommés, car le nom de Ténédar n'était pas resté dans leur mémoire.

C'était donc en toute ignorance de cause que Simone survenait aux Orfraies; elle se réjouissait de gagner pendant ces mois d'été une somme qui permettrait à sa mère de prendre les eaux de Vichy dont elle avait grand besoin; elle savait Georges en villégiature pour toute la saison et comptait sur sa fidélité. A l'automne, on devait se retrouver à Paris où le vicomte apporterait sans doute le consentement de sa famille à son mariage.

Les trois premiers jours que Simone passa chez les Ténédar furent pour tous un véritable enchantement: le frais minois de la jeune fille, sa douceur, son esprit, sa grâce câline et enjouée, sa voix, prenaient tous les coeurs.

Elle savait, d'un seul mot dit juste à point, calmer les colères du marquis toujours animé d'un noir ressentiment contre le régime actuel.

Elle déchargeait la marquise de toute occupation fatigante ou ennuyeuse, avait fait la conquête des domestiques et même des animaux et répandait autour d'elle un charme indéfinissable.

"J'ai bien envie de garder cette petite fille tout l'hiver et même davantage auprès de moi si elle y consent; au besoin, je doublerai ses appointements. Qu'en pensez-vous, Tanneguy?" demandait la marquise à son époux qui était plongé dans la lecture de ses journaux.

—Vous savez bien, Yolande, que tout ce que vous faites est bien fait, répliqua galamment le marquis. Gardez votre perle, ma chère, et donnez-lui la rétribution que vous jugerez bon de lui donner.

—Georges sera bien content, à son retour qui a lieu demain, de me voir si bien pourvue.

—Content, Georges? Ce n'est pas si sûr que cela. Au fait, j'y pense, Yolande; elle est jolie, votre protégée: de plus, elle parait avoir de la race et de l'esprit; pourvu que notre neveu ne la trouve pas trop à son goût!

—Quant à cela, ne craignez rien, Tanneguy, ce garçon est si bizarre! Il a daigné regarder Jacqueline de Laquemère qui passe partout pour être séduisante, mais vous avez vu que les charmes de la petite Dumesnillet n'ont eu aucun pouvoir sur son coeur difficile à conquérir. Par conséquent, une pauvre demoiselle de compagnie...

—Bien, bien, Yolande, vous me rassurez. Au reste, vous avez raison, Georges est si sage, si pondéré, qu'il n'y a rien à craindre avec lui.

—Rien du tout, mon ami, et puis, cette petite Simone, nous tâcherons de notre côté de la marier par ici; avec un notaire, par exemple, ou quelque brave garçon comme l'avoué Chapoulot; le nom n'est pas joli, c'est vrai, mais le jeune homme a une belle prestance et des manières tranquilles qui lui donnent une certaine distinction. Au besoin nous doterons la mignonne d'une dizaine de mille francs, ce qui aidera au mariage.

—Vous pensez à tout, Yolande, vous êtes la femme la plus complète qui soit au monde, conclut le marquis en baisant la main de la marquise avec tendresse.

VIII

"Et, poursuivit Georges, haletant après un interminable récit de chasse, j'envoyai une balle entre les deux yeux de l'animal..."

—Qui eut les reins brisés, conclut imperturbablement Henri, en bâillant sans vergogne.

Georges se retourna et, haussant les épaules:

—Tu n'entends rien aux exploits cynégitiques, mon vieux, lui dit-il, et tu te permets de railler ceux qui content leurs prouesses?

—Dame! tu rapportes une bête magnifique blessée à l'arrière-train; j'ai bien le droit, j'imagine, de croire...

—Puisque j'ai tué deux isards, paresseux que tu es! Si tu étais venu avec nous.

—J'avais mieux à faire que cela, grogna Balmaï sous sa moustache fauve.

Et, entendant le pas léger, velouté, de Mlle Destournelles derrière la porte, il ajouta en lui-même:

"Attention! le feu est aux poudres! Nous allons voir la tête de nos tourtereaux."

Le fantôme de Napoléon Ier serait entré en cet instant au salon, qu'il n'eût certainement pas causé plus de stupeur que Simone Destournelles; et la surprise on le devine, fut réciproque.

—M. Georges!

—Mlle Simone!

—Mon neveu!

—Mon neveu!

—Qu'est-ce à dire?

Telles furent les exclamations qui se croisèrent en une seconde dans la grande pièce un peu sombre que venait d'illuminer soudain l'apparition de Simone.

—Ah! ça, vous vous connaissez donc? s'écria Balmaï, bon comédien à ses heures.

—Mais, tu sais bien... commença Georges.

—C'est vrai, Henri, je ne t'avais pas raconté cela, commença Mlle Destournelles qui était toute rose.

Etait-ce de confusion ou de joie? Je ne sais, l'histoire ne le dit pas.

a Suivre

Canadian Portrait & Frame Company.
Apportez-nous vos portraits à agrandir et à encadrer.
Magasin et atelier: 774 Jasper E.
Téléphone 5903, Edmonton.

The Banford Piano & Organ Company.
PIANOS ET ORGUES.
Karn-Morris.
PIANOS MECANIQUES
Karn-Morris.
Tél. 2427 355 Namayo
Edmonton, Alta.

The Perfection Tailoring & Clothing Co.
651 Namayo Edmonton
Complets confectionnés et faits sur mesure.

PHOTOGRAPHE

A. T. BRIDGMAN
Travaux photographiques de tous genres. Vues et portraits, travaux soignés pour amateurs. Encadrement.
249 Jasper O., Edmonton.

IMPERIAL BANK OF CANADA.
Capital autorise, $10,000,000. Capital souscrit, $6,000,000.
Fonds de Reserve, $6,000,000.00 Capital Paye, $6,000,000.00
Bureau principal, Toronto, Ont.
D. R. WILKIE, President, Hon. R Jaffray, Vice-President.
Agents en France: Credit Lyonnais; Angleterre, Lloyd's Bank, bureau, rue Lombard, Londres; New York: Manhattan Bank; Minneapolis: First National Bank; St. Paul: Second National Bank; Chicago: First National Bank, Succursales au Manitoba, Alberta, Saskatchewan, Colombie Anglaise, Quebec et Ontario.
Lettres de Credit pour voyageurs, bonnes dans tous les pays.
"Bank Money Orders" aux prix suivants:
$5.00 et moins .... 3 cts.
Au-dessus de $5.00 et ne depassant pas $10. 6 cts.
Au-dessus de $10.00 et ne depassant pas $20, 10 cts.
Au-dessus de $20.00 et ne depassant pas $30, 15 cts.
Ces mandats sont payables au pair a n'importe quel bureau de banque incorporee au Canada.
Departement d'epargnes, interet alloue sur les depots, aux taux courants, et a partir de la date du
G. R. F. KIRKPATRICK, Gerant Succursale d'Edmonton.

Coin Feminin

NOUVELLE

GUITTE

A Mme Adolphe Brisson.

Guitte est seule à la maison.

Guitte s'ennuie.

Elle est toute petite encore, la pauvre Guitte: à peine cinq ans, et déjà un gros chagrin!

Sa jolie maman qu'elle aimait tant, qui ne la laissait jamais seule, est morte depuis huit jours.

On a mis à Guitte, au lieu de sa robe de broderie anglaise à ceinture bleue, un vilain fourreau tout noir.

—Tout à fait comme un essuie-plumes, a trouvé la fillette. C'est pas la peine d'être propre avec ça!

Le fait est que Guitte n'est pas propre du tout, avec sa robe pleine de taches, ses cheveux roux en broussaille, sa pauvre figure pâle, mouillée de pleurs et zébrée de traînées sales, car le mouchoir absent est remplacé par d'affreuses petites mains, pas lavées souvent.

—Si maman chérie les voyait, ces pattes-là! Et les ongles, donc! Quelle horreur!

Guitte les contemple...

—Ah! bien, voilà: i' sont en deuil aussi!

Lasse de pleurer, l'enfant se met à chanter. Une si jolie chanson que maman lui a apprise et qu'elle disait si drôlement, maman. C'est l'histoire d'un petit agneau abandonné et qui bêle, bêle dans l'étable:

—Bée, bée, bée, je m'ennuie de mon papa, de ma maman, de mon petit frère, et je fais bée tout en pleurant. Bée. Bée. Bée.

Guitte aussi s'ennuie de sa maman!—oh! si fort!

Le petit agneau, on la lui rend à la fin de la chanson, sa maman, et, alors, il fait "Bée", tout en riant. Mais celle de Guitte, elle n'est pas dans la prairie, elle est partie pour le ciel... C'est trop loin pour revenir.

Elle n'a pas de petit frère, Guitte, mais elle a un papa, et de celui-là, c'est drôle, elle ne s'ennuie pas du tout. Il n'est pas gentil, son papa. Si maman avait vu sa Guitte pleurer comme elle le fait depuis huit jours, c'est elle qui l'aurait embrassée, et qui l'aurait châtouillée, et fait jouer et fait rire! Papa, ah! bien, oui, est-ce qu'il sait seulement qu'il a une petite fille? Il ne pense ni a maman qui est partie, ni à Guitte qui est restée. Dès "petons minettes", il se promène dans les bois; à table, il mange sans lever les yeux; il ne coupe pas la viande de Guitte, qui la déchire alors avec ses doigts... Que voulez-vous qu'elle fasse?

Quand Guitte, au déjeuner, lui a demandé du sucre pour son orange, il lui a passé la salière!

Il reviendra tout à l'heure, quand il fera noir; il se fourrera dans le grand fauteuil, le nez dans son journal. Et il ne se doutera pas qu'il y a, dans le coin le plus sombre du salon, un petit être très malheureux, qui crispe avec ferveur sur son sein le portrait de la jolie maman envolée, et qui le regarde, lui, — qui n'est même pas triste, puisqu'il ne crie pas et ne pleure pas,—avec des yeux pleins de ressentiment.

—Papa, je le déteste, na!

Justement, il rentre, l'objet de sa haine.

Jacques Aubry est un homme de quarante ans, au front grave, au regard morne, aux épaules voûtées.

La mort de sa femme l'a surpris en plein bonheur: un coup de foudre dans une journée ensoleillée. Autour de lui, personne, pas un parent, pas un ami, à qui crier son désespoir. Il a renfermé en lui-même la plaie saignante de son coeur, et il erre comme en un cauchemar, à travers champs, à travers bois, suivant le fantôme de la chère disparue.

Il revient brisé, au logis vide de la présence adorée, mais il la sent palpiter autour de lui. Des effluves, qui sont "Elle", l'enveloppent et l'hallucinent. Oh! parler, parler de Simone à quelqu'un! Cette solitude peuplée de spectres, ce silence qu'il doit garder, l'étouffent. Il le sent, c'est la folie qui le guette, et la folie, mon Dieu, ce sera perdre l'image de l'aimée, ce sera oublier la ligne si pure de son corps, la mousse de ses cheveux dorés, l'éclat de ses yeux bruns si gais, la fraîcheur de ses lèvres toujours souriantes, et sa douceur, et sa grâce, et sa jeunesse, et son amour tout à tour gamin et passionné, et son rire, dont déjà les notes perlées échappent à sa mémoire... Il y a trop de terre sur ce rire-là!

Un domestique a apporté la lampe, fermé les rideaux et, discrètement, s'est retiré.

Guitte se coule derrière le fauteuil de son père:

—C'est drôle, papa qui lit son journal à l'envers.

Mais Guitte n'est pas certaine. Elle ne connait que les grandes lettres du journal: "Figaro," et tant de choses ont changé depuis le départ de maman, que, peut-être, maintenant, on écrit "Figaro" tout au bas de la page.

Guitte ne voit que la tête de papa, dépassant le dossier du fauteuil:

—Tiens, des cheveux blancs qu'il a! Combien?

Et elle compte sur ses doigts: un, deux, trois... jusqu'à dix. A dix, c'est fini. Papa a encore des cheveux blancs, bien sûr! C'est sa petite fille qui n'a plus de doigts pour les compter.

Guitte s'ennuie.

Elle trouve encore deux vieilles larmes nichées au bout de ses cils. En serrant les paupières très fort, elle les force à couler le long de ses joues. Guitte tire la langue et les recueille toutes salées:

—Pouah! c'est mauvais!

Papa se retourne:

—Que faites-vous là, Marguerite?

—Rien.

—Allez jouer.

—On peut pas jouer toute seule, répond l'enfant, agressive.

Puis, aussitôt, illuminée par une idée soudaine:

—Papa, ô papa! jouons aux dominos. Ce sera si tellement amusant!

Et, avant que l'homme absorbé ait pu répondre, la bambine vide avec fracas la boîte de dominos sur le tapis de la table. Elle bouscule livres et journaux, approche la lampe, donne sept petits cubes à papa, sept à elle-même, et, après un moment d'examen très attentif, un petit bout de langue pointant entre les dents..., elle annonce triomphalement:

—Double six!

Le veuf pose machinalement un six-quatre et regarde sa fille.

Guitte est devant lui, à croupetons sur une chaise haute, le corps à moitié couché sur la table, sa tignasse fauve dorée par la lumière que l'abat-jour baissé concentre sur elle; et ses yeux noisette, tout brillants de la joie de s'amuser enfin, se fixent sur son partenaire.

—Les yeux de sa mère, se dit Jacques, je ne l'avais jamais remarqué. Mais cette enfant n'a pas de coeur. Elle ne pense qu'à jouer, rien ne vibre dans sa mémoire. Et ma pauvre Simone, qui l'idolâtrait et la gâtait, ne conservera même pas une réminiscence dans ce cerveau de poupée.

Le mari de Simone avait été un époux très épris et un père assez indifférent. Simone, d'ailleurs, dont la nature généreuse trouvait moyen d'être prodigue d'affection pour son mari et débordante de tendresse pour son enfant, s'était fait un peu un monopole de l'éducation et des sentiments de la petite fille. Jacques vivait absorbé dans l'amour de sa *femme* et accordait peu d'attention à l'enfant, qui, ne quittant jamais sa mère, semblait un reflet minuscule de cette belle créature lumineuse de jeunesse et de joie.

—Oh! t'entendre une fois encore, ma Simone!

Guitte éclate de rire:

—Mais papa, tu mets du quatre, et c'est du blanc!

Ce rire, c'est celui de Simone!

C'est cette fusée de notes cristallines qu'elle lançait dans un éclat de gaieté, c'est ce "leitmotiv" délicieux et vibrant qui annonçait *son arrivée.*

—Est-elle là, Simone, ou qui donc peut avoir son regard et son rire?

Jacques, inconscient, comme en un *songe considère sa fille.*

Mais Guitte s'exaspère de ce silence.

Et puis, elle remarque qu'il a triché tout le temps son papa. Il a profité de ce que Guitte a tant de peine à compter les petits yeux noirs des dominos, pour placer ses gros six, ses gros cinq à lui, à côté des petits un et des petits deux posés *par Guitte.*

—C'est trop fort! crie-t-elle.

Et le souvenir de tout ce qu'elle endure depuis une semaine, et l'idée qu'elle n'a personne à qui le raconter, personne pour la consoler, provoque une crise de rage et de larmes.

Guitte ne sait plus ce qu'elle fait.

D'un revers du bras, elle envoie par terre l'armée cliquetante des *dominos. Elle s'écorche le poignet,* ce qui augmente sa colère. Et la voilà debout, trépignant et hurlant:

—Maman, je veux maman, maman, tout de suite, maman, maman!

Et, mamant ne venant pas, Guitte saisit à deux mains le tapis, le tire de toutes ses forces, l'arrache de la table avec tout ce qui se trouve dessus: livres, papiers, encrier, vase de fleurs. La grosse lampe titube un instant, hésite et chavire sur le plancher.

Une longue flamme jaillit, s'éteint, puis, dans une odeur de fumée et de roussi, Guitte, au milieu de tout cet effondrement, se trouve tremblante, muette et calmée dans une complète obscurité.

Mais, ô surprise! tout à coup, deux grands bras la soulèvent de terre et la serrent très fort. Et elle entend la voix de papa qui parle comme maman:

—Guitte, ma Guitte chérie, sois sage. J'ai *essayé aussi de me fâcher* pour faire revenir maman; mais cela ne sert à rien, vois-tu.

Et papa s'assied dans son fauteuil, en tenant sa petite fille sur ses genoux, et il l'embrasse et lui *parle doucement:*

—Tu penses donc quelquefois à ta maman, ma mignonne?

—Mais, papa, j' pense pas à aut' chose.

—Eh bien! si tu veux bien, moi, j'en aurai des choses à te dire!... Mais, papa, je m'ai fait mal à mon poignet et maman est pas là pour le soigner. Tu sais pas, toi, comment on fait?

—Oui, je me rappelle, dit Jacques.

Et, tout ému de ce souvenir, il prend le petit bras, relève un peu la manche noire et met un baiser sur l'écorchure.

—C'est guéri, papa, et je t'aime bien, dit la petite en se pelotonnant contre son père. Ecoute, chaque soir, nous referons comme aujourd'hui. Nous jetterons la lampe par terre...

—Oh! ma Guitte!

—Oui, c'est bien plus bon quand i' fait tout noir. Nous perlerons de maman longtemps, et, alors, je me mettrai sur tes genoux, et tu m'embrasseras doucement sur mes deux yeux, comme ça, et je croirai que maman chérie est revenue!

—Moi aussi! murmura Jacques.

Il pressa la fillette contre sa poitrine, et posa ses lèvres tremblantes sur les yeux de Guitte. Dévotement, dans l'ombre, il baisa ces miroirs de l'âme de son enfant, de cette âme tendre et passionnée qui venait de lui être révélée, et sur laquelle, désormais, il réglerait les battements de son propre coeur.

PETIT COURRIER

Lectrice de Vxxx.—Je ne doute pas que vous puissiez vous procurer ces deux ouvrages à Montréal même. Ecrivez à la Librairie en mentionnant le nom de l'auteur et celui de l'éditeur. Je vous remercie de cette bienveillance que j'aurai à coeur de mériter. A vous lire bientôt.

Mlle Gertrude. — Il me semble avoir répondu à une question semblable dans un précédent Courrier; votre écriture ne m'est pas inconnue. Ne m'avez-vous pas écrit déjà à ce sujet? Si le numéro du journal qui contenait la réponse de ce genre vous a échappé, dites-le moi et je vous ferai parvenir un autre numéro. Je regrette que la longueur de la réponse ne me permette de la reproduire aujourd'hui.

Alma R.—Ne vous laissez pas aller à ce mouvement de mauvaise humeur; je suis certaine que vous le regretteriez bientôt. Ce n'est pas parce que l'on a fait preuve d'indélicatesse à votre égard que vous pouvez vous départir de cette *réserve* que l'on vous envie certainement comme une preuve de bon goût et une marque d'éducation.

A plusieurs correspondantes.—La délicieuse nouvelle reproduite ci-dessus prenant une grande partie de l'espace réservé au "Petit Courrier," celles de nos amies qui n'ont pas de réponse à leurs billets dans ce numéro voudront bien attendre à la semaine prochaine.

MAGALI.

CAUSERIE DE LA SEMAINE

L'ACADIE ET LES ACADIENS

M. Demanche, le distingué directeur de la "Revue Française", vient de repartir pour l'Europe après un séjour de quelques semaines au Canada. M. Demanche avait traversé l'océan pour assister au Congrès du Parler Français à Québec; il a profité de son voyage parmi nous pour visiter les centres acadiens de la Nouvelle-Ecosse et du Nouveau-Brunswick.

Les impressions que notre éminent confrère rapporte de l'Acadie sont, en somme, réconfortantes. Il y a constaté progrès matériel sensible et un esprit de corps généralement bien développé.

Au Nouveau-Brunswick surtout: nous dit-il, la race est active et fière. Sin influence, dans toutes les classes, va croissante. Elle est représentée dans le cabinet conservateur de M. Flemming par un homme encore jeune, enthousiaste et intelligent; son clergé et ses écoles ont une emprise salutaire sur la formation, catholique et française, du peuple; ses journaux, encore que peu nombreux et simplement hebdomadaires, sont répandus dans les principaux centres et tiennent leurs abonnés au courant de tout ce qui intéresse plus particulièrement la famille acadienne.

M. Demanche croit que Moncton est destinée à devenir la capitale de l'Acadie. Nos cousins n'y sont pas encore en majorité; mais grâce à leurs vertus prolifiques, ils sont à peu près certains de devancer leurs concitoyens des autres races avant l'heure du prochain recensement.

Les catholiques d'origine acadienne sont cependant la grande majorité des fidèles des paroisses de Moncton. Malheureusement on remarque que l'influence du prêtre anglo-saxon ou irlandais est proportionnellement plus grande que celle des nôtres dans les chancelleries.

Aussi les Acadiens du Nouveau-Brunswick souhaitent-ils avoir bientôt un diocèse du nord, où ils sont en nombre avec un pasteur de leur sang. Ils fixent à Moncton même le siège du futur évêché français des provinces maritimes. C'est un rêve facilement réalisable, nous semble-t-il, auquel nous applaudissons cordialement.

Tout en se réjouissant d'avoir trouvé les moeurs et l'esprit de la race chez les descendants des pionniers français de l'Acadie, M. Demanche remarque avec bon sens qu'ils ont trop souvent aussi, à leur désavantage, le défaut de leurs qualités.

Par exemple, nous, dit-il, ils sont trop généreux pour les autres groupes ethniques du Nouveau-Brunswick, et ils oublient trop facilement qu'ils ne sont pas encore la majorité.

C'est ainsi que dans des comtés aux trois quarts acadiens, on voit les partis politiques, d'un commun accord, accorder la moitié des votes à des candidats qui ne parlent pas même le français.

Dans Gloucester, comté conquis par le flot pacifique de nos amis, il y a quatre députés conservateurs, dont un seul acadien sans alliage, un autre qui a presque complètement oublié le parler ancestral, un troisième d'origine anglaise et un quatrième d'origine irlandaise. Inutile d'ajouter que ces deux derniers ne parlent pas un traître mot de français. Voilà vraiment un excès de générosité que l'on retrouve, d'ailleurs trop souvent dans les centres où nos compatriotes sont le plus grand nombre.

M. Demanche croit devoir ajouter que les prêtres acadiens, qui font merveille au point de vue du progrès matériel et spirituel de leurs ouailles, ne sont pas appréciés autant qu'ils le méritent par des évêques indifférents ou hostiles au progrès du français dans leur territoire. Et notre distingué confrère suggère que les personnages influents de la province de Québec, tant laïques que membres du clergé, s'intéressent à la cause du prêtre acadien et s'efforcent de leur obtenir bientôt un évêque de leur langue.

M. Demanche est aussi allé en Nouvelle-Ecosse et a visité les centres acadiens de cette province. Ici la note qu'il nous rapporte est moins optimiste. Nos cousins de là-bas sont tout aussi fiers et patriotes que ceux du Nouveau-Brunswick, mais leur progrès matériel est moins marqué et ils maintiennent à peine leurs positions par rapport au mouvement des races.

A part les conditions géographiques, qui sont pour beaucoup dans cette situation précaire des Acadiens de la Nouvelle-Ecosse, M. Demanche nous en indique quelques autres d'ordre purement économique.

Les descendants français de Grand Pré et du Cap Breton sont pour la plupart des pêcheurs et des agriculteurs. Or ils trouvent leur meilleur marché à Boston, à Portland et sur d'autres points de la côte américaine. Le contact des Américains est une occasion constante d'immigration pour eux, parce qu'ils croient trouver une existence plus facile et plus rémunératrice dans les centres industriels de la république.

Mais il y a d'autres désertions qui sont plus sensibles aux vieux patriotes de ce poste avancé de la race française en Amérique. Trop souvent ils ne voient pas revenir les enfants qu'ils envoient, à grands frais, faire leur éducation dans les collèges et les couvents de la province de Québec!

Une remarque de M. Demanche qui fait honneur aux Acadiens de la Nouvelle-Ecosse, c'est que la classe instruite y parle mieux le français que celle de la province de Québec. Voilà un compliment dont nous félicitons nos amis acadiens et que nous leur envions vraiment.

M. Demanche remarque avec raison, que nous devrions nous *occuper davantage, de nos cousins* acadiens du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Ecosse. De ceux-ci surtout, nous dit-il, car ils sont plus isolés, plus faibles et *plus assaillis que les autres.*

Le directeur de la "Revue Française" rapporte combien nos gens *de l'Acadie ont suivi avec intérêt* les échos du Congrès du Parler Français. Ils ont été très sensibles à la part que l'on y a faite à leurs représentants.

Le voyage de M. Demanche chez les Acadiens nous vaudra sans *doute un prochain article dans la* "Revue Française" sur cette branche intéressante et sympathique de la famille canadienne-française. Nous avons hâte de le lire et nous promettons à nos lecteurs de le leur communiquer aussitôt que le courrier nous l'aura apporté.

LA VIE CHERE

C'est un mal économique à source profonde et auquel personne encore n'a trouvé de remède, que ce renchérissement constant du coût de la vie. Tout le monde en souffre, mais plus particulièrement les pauvres, ceux qui sont aux derniers échelons de l'échelle sociale. Il pose un problème à plusieurs inconnus, dont le plus redoutable est l'hydre révolutionnaire aux cent têtes blafardes et hurlantes.

Les échos nous sont parvenus des émeutes sanglantes qui se sont produites ces temps derniers en Europe à la suite du renchérissement de ce qui se mange et se boit, depuis le pain jusqu'au lait. Il semble que nous soyons déjà engagé dans ce cercle vicieux, où s'épuisent les vieux peuples, sans trouver l'issue pourtant nécessaire.

Tout augmente, et pour pouvoir vivre, le prolétariat syndiqué augmente ses exigences pécuniaires, revendique plus de liberté, c'est-à-dire moins de travail. Le prix de revient de la marchandise s'en élève d'autant et le patron, première victime, se reprend sur la clientèle. Et quand chacun d'eux en a fait autant, le cultivateur, qui paie tout plus cher, entend faire comme tout le monde, vendre plus cher ses produits. Le tour de roue économique est alors accompli et l'ouvrier, qui y est pour toujours attaché, se retrouve au même point puisqu'avec plus d'argent il ne se procure guère plus de choses.

C'est ce mouvement qui se recommence depuis plusieurs année, et dans tous les pays à la fois, qui a élevé de soixante pour cent le coût de la vie.

Gagnant plus d'argent, mais en dépensant plus, sommes-nous plus riches? C'est là une question discutable pour ceux qui ont vu leurs ressources augmenter, mais pour les autres? Pour ceux-là c'est la misère, la misère d'autant plus terrible qu'elle frappe des pauvres honteux, les fonctionnaires, les employés de commerce, les journalistes, etc., tous gens qui sont obligés à certaine représentation et dont la redingote se boutonne souvent sur un ventre creux.

On a voulu expliquer le renchérissement de la vie par l'augmentation des stocks d'or et d'argent. Cette explication est à la vérité vraisemblable, mais la production énorme de nos jours de l'or et de l'argent n'est pas la seule cause de l'augmentation du prix des choses. Il y a là, non pas seulement une question d'argent ou d'or, mais un grave problème économique, sur lequel devront se pencher dans un très prochain avenir les sociologues de tous les pays. Autrement l'édifice social qui en quelques pays se lézarde, comme en Allemagne, où le peuple mange ses chiens, pourrait bien s'écrouler sur son Samson, aux moustaches en crocs.

Au Canada, pays neuf où la terre vierge produit tant et plus qu'il faut pour nourrir ses habitants; *où toutes les énergies trouvent à* s'employer, nous souffrons très vivement du renchérissement des choses nécessaires à la vie.

C'était hier la hausse du prix du cuir, qui nous fera payer demain une piastre de plus une paire de bottines. C'est aujourd'hui la viande de porc qui se vend à l'abattoir, sur pieds, cinquante sous de plus *par cent livres et qui fera plus cher à la ménagère le rôti de porc qu'elle achètera pour dimanche.* Puis tout à l'heure ce sera le gigot d'agneau, le bifteck et après ce sera le beurre.

Quand cela finira-t-il? En arriverons-nous à mettre en balance la viande et l'argent à poids égal?

LE PACIFIQUE CANADIEN EN AUTRICHE

New-York, 24—Un câblogramme de Vienne dit:

"La compagnie du Pacifique Canadien, qui a des bureaux à Vienne, a établi un service d'autobus autour de la capitale de l'Autriche. Elle a, de plus, pris les *mesures nécessaires pour* assurer un service régulier de wagons-observatoires sur les chemins de fer de l'Etat. Ce service sera inauguré le 19 août. Des journalistes anglais et américains et un grand nombre de gérants de compagnies de chemin de fer, de Londres, Paris, Berlin, New-York, etc., prendront probablement part au premier voyage. Ils seront les hôtes des villes de Vienne, Villach et Trieste.

Le service des wagons-observatoires se fera entre Vienne, Salzbourg, Ischl et Trieste.

Le ministre du commerce et des chemins de fer de Hongrie est en pourparlers avec la compagnie du Pacifique Canadien, en vue d'établir un service de wagons-observatoires sur plusieurs chemins de fer hongrois, surtout dans les montagnes Tatra et en Transylvanie.

L'IMPERIALISME ET L'IDEE CANADIENNE

M. Winston Churchill a prononcé à la Chambre des Communes Anglaises, son discours sur le budget supplémentaire de la marine. Avec l'éloquence qui lui est reconnue le premier Lord de l'Amirauté, dans une brillante allocution a évoqué le péril allemand comme une nécessité qui contraignait l'Angleterre à augmenter son armement naval et à construire sans relâche de nouveaux vaisseaux de guerre.

M. Churchill a fait allusion à l'aide des Dominions et aux conférences qui ont pris place entre M. Borden et l'Amirauté Anglaise. Il n'a pas ménagé les éloges au premier ministre du Canada dont le programme, a-t-il dit, ne sera dévoilé qu'après son retour dans son pays.

"Nous comprenons toute la vérité contenue dans les paroles de M. Borden", a dit M. Churchill, "qu'il est trop tard de se préparer le jour où le péril s'est présenté." Les Dominions ont un vif désir de participer à la défense commune de l'Empire et le temps est venu de rendre effective cette disposition."

Et M. Asquith, premier ministre d'Angleterre, prenant la parole après M. Churchill, a souligné d'éloges la conduite de nos ministres caandiens en ajoutant:

"Quel que soit le programme que M. Borden annoncera dès son retour au Canada, je suis parfaitement convaincu qu'il sera en rapport avec la dignité et l'esprit patriotique du peuple canadien et que nous l'accueillerons ici avec la plus grande gratitude comme un témoignage que nous sommes associés dans ce grand Empire: que ses fardeaux et ses responsabilités seront partagés entre la mère-patrie et ses Dominions, et que nous ne pouvons pas, soit en état de paix ou en état de guerre, nous isoler les uns des autres."

M. Borden ayant cru bon de tenir ses projets cachés jusqu'à son retour ici, ne lui faisons pas l'injustice de le critiquer avant de connaître ses intentions. Une seule chose peut nous chagriner ou nous rendre pessimistes: c'est cette joie non dissimulée des impérialistes, ce sont ces éloges publics des hommes d'Etat Anglais. Qu'est-ce que M. Borden leur a donc promis?

Et surtout que pensent MM. Monk, Pelletier et Nantel de ces paroles de M. Asquith "que les fardeaux et les responsabilités de l'Empire devaient être partagés par les colonies"? eux qui ont dénoncé la politique, autonome pourtant, de Sir Wilfrid Laurier sous prétexte qu'elle nous entraînait à supporter une partie du fardeau des dépenses de l'Empire. Cette politique contre laquelle ils s'élevaient à tort autrefois, puisqu'elle ne pouvait pas avoir les conséquences qu'ils lui prêtaient, va être mise en vigueur aujourd'hui. Que vont-ils dire? Que vont-ils faire, ces anti-impérialistes d'hier, appelés aujourd'hui à sanctionner, comme membres du gouvernement, une politique impérialiste, contraire aux principes auxquels ils doivent leur élection?

Nous ne pouvons qu'attendre avec une légitime impatience l'énoncé du programme Borden. Peut-être sera-ce pour nous une surprise agréable, si ce n'est un coup de massue!

Mais quelle que soit la proposition que fera le premier ministre, il devra réfléchir que pour être acceptable, sa nouvelle politique devra être marquée au coin, absodevra être marquée au coin du souci des intérêts du Canada.

Le Canada comme pays, les Canadiens comme peuple, ne peuvent pas désirer être entraînés dans les luttes européennes, où ils ne seraient appelés, suivant une expression populaire "qu'à payer les pots cassés sans en retirer aucun avantage."

La véritable politique qui soit à la fois nationale et patriotique, c'est la création dès à présent, de forces nécessaires pour que le Canada soit un pays fort, puissant et capable, non seulement de se défendre lui-même, mais d'être l'allié utile de l'Angleterre, et de les créer avec un idéal toujours présent: l'idée canadienne.

Sir Wilfrid avait concilié l'idée canadienne avec les désirs de l'Angleterre, puisque sa politique satisfaisait notre fierté nationale en nous donnant une marine canadienne autonome et qu'elle satisfaisait également l'Amirauté puisque la mère-patrie pouvait compter sur le concours de notre flotte avec l'assentiment du peuple canadien.

De quelle autre manière M. Borden a-t-il concilié l'idée canadienne avec les désirs impérialistes? Nous connaîtrons sous peu la solution qu'il propose à ce problème national?

AVANT DEUX ANS

"Avant deux ans, nous aurons des élections générales," disait en substance, il y a quelques jours, l'hon. Geo. P. Graham, député de Renfrew-Sud aux Communes, ancien ministre des chemins de fer dans le cabinet Laurier.

L'opinion de M. Graham a quelque chose de cette assurance et de cette clairvoyance qui distinguent un présage certain. Cette prédiction a quelqu'autorité; elle est faite par celui qui, le premier, depuis le 21 septembre 1911, rentra dans l'arène pour combattre ceux qui l'avaient vaincu, malgré des coalitions formidables, des pressions irrésistibles, des forces invulnérables. Cette trinité de puissance qu'on appelle le pouvoir fédéral, le pouvoir provincial d'Ontario, et la "Voix d'Ontario" ne prévalut point et M. Geo. P. Graham infligeait, à peine quelques mois après le 21 septembre, le premier et le plus rude soufflet qu'un gouvernement si frais émoulu pouvait recevoir.

Chose singulière ou singulier retour des choses, ce soufflet venait de la province même qui assurait, le 21 septembre, le pouvoir aux tories.

D'après le triomphateur de Renfrew-Sud, d'après l'expérience qu'il a de la politique, le premier lieutenant de Sir Wilfrid Laurier prévoit que nous aurons des élections générales peu après la prochaine session du parlement.

"Les ministres de Québec, dit-il, ont promis un plébiscite sur la question de la marine. M. Borden lui-même ne cessait de répéter avant les élections du 21 septembre que c'est le peuple qui déciderait de la question de la marine. Mais M. Borden est allé en Angleterre avec quelques-uns de ses ministres et il en reviendra avec un projet de marine tout préparé. J'ai une idée, ajoute-t-il, de ce que sera ce nouveau projet de défense navale, mais je préfère n'en rien dire pour le moment.

Voilà donc établi que nous aurons bientôt des élections, si M. Borden et quelques membres de son cabinet sont simplement respectueux de leur parole et de leurs engagements, ce à quoi ils ne nous ont guère habitués jusqu'ici.

LA DISPARITION DU FRANÇAIS EN LOUISIANE

On écrit de la Nouvelle-Orléans:

"Il se meurt, ici, le doux parler de France — lentement mais sûrement.

"Par une amère dérision du sort, à l'heure même où les Canadiens, dans la vieille cité de Champlain, faisaient l'apothéose de notre langue ancestrale, des législateurs louisianais en décrétaient ici la mort, comme langue officielle.

"Il restait peu de chose — oh! combien peu! — dans les statuts de l'Etat, pour nous faire rappeler qu'autrefois cette terre était française: l'unique, la bien maigre concession que nous laissaient les lois, c'était que les annonces judiciaires, dans la ville de la Nouvelle-Orléans — et nulle part ailleurs, — devaient être publiées officiellement dans les deux langues. Je suis certain qu'au Congrès de Québec, on a dû appuyer sur l'existence de ce suprême privilège, pour démontrer qu'une parcelle au moins du coeur de la France vivait encore en Louisiane.

Désormais, plus d'illusion possible, si la mesure adoptée le mercredi, 26 juin, par le comité des Affaires civiques de la Chambre basse, est ratifiée par les deux branches de la Législature, et tout fait prévoir qu'elle le sera. Cette mesure, proposée par le député Parkenson et appuyée par des hommes aux noms pourtant bien français, abroge la loi en vertu de laquelle notre langue et celle de l'Anglo-Saxon pouvaient ainsi en certains cas être mises sur un pied d'égalité.

"La mesure Parkenson viendrait en vigueur le 1er juin 1915; ce jour-là sera tout une époque — combien triste! — dans l'histoire de la Louisiane française, car il marquera la disparition de ce qui constituait ici "officiellement" le dernier et bien faible vestige de la vie et de l'influence françaises. Cette date du 1er juin 1915 a été fixée, surtout afin de donner à l'Abeille de la Nouvelle-Orléans, dont le plus clair revenu vient de l'impression des annonces judiciaires, le temps de songer à la situation qui va lui être créée.

"Le grand argument dont se sont servi les partisans du bill Parkenson, c'est que les conditions actuelles ne justifient plus l'emploi de la langue française concurremment avec l'anglais dans aucun acte officiel.

"C'est un "certificat de décès" en bonne et due forme, et on ne pouvait le rédiger en termes plus brutaux.

LE VAINQUEUR DE LA SASKATCHEWAN

DONNE SES IMPRESSIONS SUR LA DERNIERE CAMPAGNE ELECTORALE DANS CETTE PROVINCE ET SUR LES RESULTATS.

L'honorable Walter Scott, premier ministre de la Saskatchewan, le grand vainqueur du 11 juillet 1912, donnant, au cours d'une entrevue avec un journaliste, ses impressions sur sa récente campagne électorale, disait au lendemain de la victoire:

"Ma santé m'a malheureusement empêché de prendre une part à la campagne électorale aussi active que je l'aurais désirée. Mais probablement, jamais dans l'histoire du Canada, la personnalité d'un chef politique n'a compté pour si peu. Mes collègues m'ont donné au cours de cette campagne leur appui le plus loyal et je reconnais avec plaisir la part énorme qu'ils ont prise dans ce triomphe complet et remarquable qui vient de se produire. Je désire exprimer ma haute appréciation de la manière dont mon collègue, M. Calder, qui a agi comme premier ministre suppléant pendant mon absence, s'est acquitté du fardeau de la présente campagne. J'ai la conviction que le peuple de la Saskatchewan reconnaîtra désormais, et plus que jamais les brillantes qualités de M. Calder et dont la Saskatchewan a bénéficié sans réserve depuis 1905.

La magnifique et écrasante victoire qui vient d'être remportée est celle du peuple de la Saskatchewan. J'étais fier de la Saskatchewan dans le passé mais jamais plus qu'en ce moment. Je considère la victoire d'hier comme un coup de balai formidable à la gloire du parti libéral.

En réalité, continue M. Scott, les chefs de combat dans la lutte qui vient de se terminer, ne furent ni M. Haultain, le chef de l'opposition, ni moi-même. Les réels adversaires étaient respectivement l'hon. Robert Rogers et l'hon. James Calder, et la victoire du 11 juillet, est, dans un sens particulier, celle de M. Calder dont les collègues du gouvernement et de la législature ont toujours hautement apprécié les précieuses qualités. Il y a quatre ans, je disais publiquement que je ne connaissais pas dans l'Ouest canadien, à l'exception de Clifford Sifton, un homme d'une valeur égale à celle de M. Calder au point de vue de l'intérêt public, et le résultat de la journée du 11 juillet 1912, confirme bien ce que j'avançais alors.

Le parti conservateur a eu le complet bénéfice des artifices d'organisation de M. Rodgers — dont les quartiers généraux étaient à Winnipeg. Evidemment, M. Rogers partageait l'opinion courante qu'il était essentiel à son succès futur et au maintien de son prestige dans le parti conservateur de faire la capture de la Saskatchewan parce qu'il n'a rien négligé des moindres détails. Il a couvert la Saskatchewan de centaines d'employés civils du Manitoba. Il avait fait nommer, à la brasse, des inspecteurs de homesteads dont la plupart s'appliquaient dans l'exercice de leurs fonctions d'occasion à intimider les électeurs. M. Rogers alla jusqu'à faire promettre par se agents que le parti conservateur améliorerait les conditions d'établissement sur les homesteads, déjà pourtant très libérales. Cette attitude de M. Rogers, sa conduite à l'égard de la loi que régit le département qu'il dirige et à l'égard de ses officiers, contrastent étrangement avec celles de son prédécesseur, M. Olivier, qui défendait à ses offiicers de prendre part à une campagne électorale sous peine de démission. Le succès des méthodes Rogers au Manitoba inspira la confiance des conservateurs de la Saskatchewan, et ceux-ci luttèrent avec énergie et enthousiasme. Mes amis n'étaient pas sans connaître les succès du passé de M. Rogers, et inutile de prétendre que nous prévoyions une aussi éclatante victoire pour la cause libérale.

"Néanmoins au cours de cette campagne électorale il n'y eut aucune critique de la politique et de l'administration du gouvernement et contre toute cette horde d'agents tories venus à l'assaut du gouvernement libéral de la Saskatchewan et contre tous les officiers du département de l'intérieur dans notre province, une victoire de deux contre un était bien ce que le plus confiant libéral pouvait espérer, tandis que d'autre part, les conservateurs prédisaient et proclamaient un grand coup de balai conservateur.

"A quoi doit être attribué cet éclatant triomphe? C'est à la force du sentiment en faveur de la réciprocité. On nous disait sur toutes les plateformes tories que la question de la réciprocité était morte, mais il est évident que le peuple était déterminé à rebuter les hommes publics qui, en septembre 1911, s'opposèrent au traité de réciprocité alors qu'au mois de mars précédent, sur le parquet de la Législature, ils se prononçaient en faveur d'un tel projet et votaient une motion à cet effet. Dans les assemblées, j'ai constaté que le peuple s'intéressait, plus qu'à toute autre, à la question de la réciprocité. Vain fut l'effort de nos adversaires pour démontrer que le parti libéral depuis septembre dernier avait abandonné la politique de la réciprocité et cet espoir les abandonna complètement quand sir Wilfrid Laurier, il y a environ six semaines, était banqueté à Montréal. Ses déclarations en cette circonstance furent claires et précises. Je pense que maintenant il n'y a plus lieu de douter que la réciprocité sera encore la question dominante dans la prochaine campagne électorale. Un verdict comme celui que vient de rendre la Saskatchewan n'était pas même nécessaire pour que le parti libéral du Dominion restât fidèle à cette politique de l'expansion des marchés et d'une plus grande liberté de commerce. Il me semble que l'élection du 11 juillet 1912 aura pour effet de raffermir grandement la foi et la confiance des libéraux au point de vue fédéral en une politique de marchés plus libres et de rappeler aux chefs tories d'Ottawa que le verdict du 21 septembre 1911 n'a nullement réglé la question de réciprocité.

J'interprète aussi le resultat de l'élection du 11 juillet 1912 comme une rebuffade directe aux chefs de l'Opposition provinciale, quant à leurs prétentions au sujet des droits provinciaux et de cette dépendance d'Ottawa alors qu'ils etaient de connivence pour faire des menaces à la population de la Saskatchewan et lui dire qu'à moins qu'elle ne se conforme aux désirs d'Ottawa d'élire un gouvernement bleu, elle sera punie par le premier ministre Borden en ce qui concerne la question des terres publiques qui doivent être transférées à la province. La menace signifiait en réalité que la Saskatchewan ne pourrait obtenir de terres qu'à moins qu'elle ne se soumit à la dictature d'Ottawa. Une telle menace méritait une réponse. La Saskatchewan n'a pas manqué l'occasion.

"Je ne pense pas qu'on puisse hésiter à dire que le résultat de cette élection est un fort accroc au prestige de l'hon. Robert Rogers et du gouvernement d'Ottawa. Il démontre que le séjour des tories au pouvoir est d'une nature éphémère. Il indique la question que l'expansion des marchés sera le point capital de la prochaine campagne fédérale. Que le peuple ait l'occasion de se prononcer sur le mérite de cette question et libre de tout sentiment d'annexion ou de drapeau, et le résultat est facile à prévoir."

LE GRAND COUP DE M. ROGERS

Du "Ottawa Free Press"

Les chefs conservateurs, à Ottawa cherchent un bouc émissaire sur lequel ils déverseront leur colère pour la défaite écrasante qu'ils ont subie dans la Saskatchewan. Il leur répugne de l'interpréter comme un avertissement parce que ça leur serait une pensée désagréable. Ayant "sauvé" le Canada, ils se refusent à croire qu'une grande partie du pays comme la Saskatchewan se refuserait à demeurer "sauvée."

L'hon. Robert Rogers a trouvé le bouc émissaire. Il devait faire quelque chose pour sauver sa propre face. M. Rogers, le comédien dont les farces n'ont pas réussi, désigne M. Haultain, le chef de l'opposition provinciale comme celui sur lequel tous les morceaux de brique odorants devraient être jetés. Si Haultain n'avait pas tergiversé sur la question de la réciprocité, si Haultain n'avait pas fait ceci ou cela, les choses se seraient passées autrement.

Comme matière de fait, il n'y a probablement pas un autre homme qui aurait fait aussi bien que M. Haultain et si ce dernier avait été assez énergique pour dire à l'hon. Robert Rogers que ses tactiques n'étaient pas requises en politique provinciale, les conservateurs auraient fait meilleure figure.

Mais M. Rogers avait une réputation d'organisateur à maintenir. Il est entré dans le cabinet Borden comme un grand homme de l'Ouest. Il était supposé commander une influence considérable. Mais comme le dit le "Telegram" de Toronto: L'hon. R. Rogers a été aussi utile dans la lutte contre le libéralisme en Saskatchewan qu'un arrosoir pour éteindre un feu de prairie.

LE DECLIN AGRICOLE DES ETATS-UNIS

L'immigration des fermiers yankees au Canada s'accentue.— Quelques chiffres. — L'augmentation des charges et la diminution des profits. — Pourquoi tout renchérit aux Etats-Unis. — Perspectives d'avenir.

Nous avons déjà eu l'occasion de signaler l'acrimonie avec laquelle les Américains constatent l'augmentation ininterrompue du nombre des agriculteurs qui délaissent le sol des Etats pour aller appliquer leurs qualités et leurs capitaux à la mise en valeur des territoires canadiens. Ce sentiment se traduit par des mesures qu'on ne peut s'empêcher de trouver un peu radicales. C'est ainsi que, cette année, les produits canadiens ne seront pas admis à l'exposition du Wisconsin. De plus, une réunion des gouverneurs a eu lieu à Seattle pour convenir des moyens à prendre pour empêcher l'exode des colons yankees vers le Canada. Le mouvement ne semble cependant pas prêt de se ralentir, bien au contraire. Les statistiques des mois d'avril et mai, contiennent à cet égard des chiffres éloquents.

Sur les 48 Etats de l'Union, 38 ont contribué au flot d'émigration vers le Canada. 21,494 Américains ont passé la frontière canadienne au cours du mois de mai; sur ce nombre, plus de 1,300 se sont constitué un homestead, tandis que des centaines d'autres ont acheté des terres immédiatement. Chaque arrivée représentant une entrée de 1,000 dollars en argent ou en effets personnels, on peut estimer la richesse totale acquise par le Dominion à environ 25,000,000 de dollars.

Les immigrants des Etats-Unis arrivant au Canada par les ports océaniques pendant le mois d'avril de cette année étaient au nombre de 41,437; comparé avec le chiffre d'avril 1911, soit 35,283, ce chiffre fait ressortir une augmentation de 17 pour cent.

L'émigration par voie de terre pendant le même mois — 21,494 en 1912, contre 16,397 en 1911 — présente une augmentation de 31 pour cent. Enfin le nombre total des immigrants en avril — 62,931 pour 1912, contre 51,680 l'année précédente — accuse une augmentation de 22 pour cent.

Il n'est pas étonnant qu'un mouvement d'une telle ampleur ait alarmé les autorités américaines au point de leur inspirer des mesures coercitives, comme nous l'avons dit plus haut. Ce mouvement a des causes complexes et profondes; le problème est tellement inquiétant et comporte de telles conséquences qu'il est impossible de se contenter des affirmations "ex-cathedra" des économistes officiels: il faut en découvrir les données cachées, difficilement perceptibles, mais qui se dégageront d'elles-mêmes, avec le temps, de l'exposé des faits actuellement connus. Quels sont donc les mobiles qui peuvent déterminer les habitants de l'Ouest américain à abandonner leurs terres pour entreprendre au Canada de nouveaux défrichements?

Nous pouvons signaler, en premier lieu, l'augmentation artificielle du coût de la vie et des prix des machines et matières premières provoquée par les accaparements des trusts. C'est là un fait patent, dont les conséquences désastreuses ont déjà été soulignées par les grèves, les boycottages de consommateurs et les campagnes officielles entrepris contre les trusts. Il est donc indéniable que le fermier paie plus cher les denrées qui lui sont nécessaires, de même que les machines agricoles, dont on fait dans le Far-West un usage si étendu. Le charbon, que ces machines consomment en grande quantité, les engrais, de plus en plus nécessaires à la terre à mesure qu'on la fait produire davantage, tout donne lieu, pour le fermier, à des dépenses de plus en plus importantes; et l'accroissement des tarifs de chemins de fer n'est pas le moindre élément de ce renchérissement général.

Un second ordre de faits nous parait fourni par la tendance nouvelle manifestée par l'immigration. Les trusts ont industrialisé le pays et la majorité des immigrants qui abordent maintenant aux Etats-Unis se dirige vers des usines. Les statistiques sont à cet égard absolument précises, ainsi que le montre le tableau ci-après, se rapportant à la décade 1900-1910:

Population urbaine: 1900, 31,609,645; 1910: 42,623,383. Augmentation, 34.8 pour cent.

Population rurale: 1900, 44,384,930; 1910, 49,348,883. Augmentation, 11.2 pour cent.

Population totale: 1900, 75,994,575; 1910, 91,972,266. Augmentation, 21 pour cent.

En d'autres termes, alors que la population totale des Etats-Unis s'accroissait en dix ans de 16 millions d'habitants, en chiffres ronds, les immenses étendues de terre cultivable ne recevaient que moins du tiers de ce chiffre, même pas 5 millions; le reste allait aux usines.

Par conséquent, la main-d'oeuvre agricole s'est raréfiée. Et comme les fermiers devaient accroître leur production, pour répondre aux besoins de cette énorme population, cette main-d'oeuvre devenait de plus en plus chère, diminuant encore les profits de la culture.

D'autre part, les producteurs de céréales ne doivent pas, pour leurs prix de vente, dépasser une certaine limite, au delà de laquelle leurs produits seraient concurrencés par ceux de l'Argentine et du Canada. Augmentation des prix de vente: voilà les deux propositions du dilemne qui étreint de plus en plus les populations agricoles du Far-West, et leur fournit, selon nous, des raisons suffisantes pour chercher dans un autre pays des conditions de travail plus favorables.

Les conséquences de ce mouvement peuvent être formidables pour l'avenir des Etats-Unis. Les hommes d'Etat yankees le pressentaient, qui avaient introduit dans le tarif de réciprocité, repoussé par le Canada, la clause d'entrée en franchise des blés canadiens. Ils prévoyaient donc déjà la prochaine raréfaction de la précieuse denrée.

Ces conséquences commencent à se manifester, ainsi que le signale notre confrère new-yorkais "The Chronicle," un des journaux économiques les mieux documentés des Etats-Unis, dans un article précédé de ce titre significatif: "L'Agriculture rétrograde aux Etats-Unis." En fait, les chiffres fournis par notre confrère montrent clairement que le développement agricole des Etats, en ce qui concerne la superficie cultivée et l'ensemble de la production, est loin de marcher de pair avec l'accroissement de la population.

Ainsi, en 1910, les terres cultivées formaient une superficie de 878,798,325 acres; en 1900, cette superficie était de 838,591,774 acres. L'augmentation est ici de moins de 5 pour cent — exactement 4.8 pour cent. Nous avons vu que, dans le même intervalle, l'augmentation générale de la population avait été de 21 pour cent et celui de la population urbaine de 34.8 pour cent. En 1910, les terres mises en oeuvre pendant la dernière décade étaient d'une superficie de 478,451,750 acres; en 1900, le même chapitre accusait un chiffre de 414 millions 498,487 acres. L'augmentation est ici de 15.4 pour cent. La comparaison donne un résultat meilleur, mais néanmoins fort en dessous du pourcentage de 21 pour cent, relatif à l'accroissement de la population pendant la même période.

En poussant plus loin l'analyse, les faits deviennent encore plus frappants. Tandis que dans les dix dernières années, une superficie de 63,953,263 acres a été ajoutée à l'ensemble des exploitations agricoles, les cultures maraichères n'ont augmenté que dans des proportions minimes, tandis que les terres consacrées à quelques-unes des plus importantes céréales — en particulier au blé — ont marqué un déclin notable. Par contre, les plantations de coton ont augmenté de 8 millions d'acres; les cultures de foin et autres fourrages se sont accrues de plus de 10 1-2 millions d'acres.

En ce qui concerne plus particulièrement les céréales, nous trouvons des faits abondants pour tenter une explication de la hausse des prix des denrées de première nécessité. La superficie totale consacrée aux céréales en 1909 était de 191,395,963 acres, et en 1899 de 184,982,220 acres. Quant au rendement, les résultats relatifs aux deux périodes ne présentent que de légères différences: 4,512 millions de boisseaux pour 1909, contre 4,438 millions pour 1899. En dépit de cette production à peine augmentée, la valeur de la récolte de céréales pour 1909 a dépassé celle de 1899 d'environ 1,173 millions de dollars.

L'augmentation de la population pendant ces dix années, comme on l'a vu plus haut, a été de 21 pour cent, mais celle des superficies consacrées à la culture des céréales n'a atteint que 3.5 pour cent, et le surplus en grain produit n'a été que de 1.7 pour cent. D'autre part, il y a eu une augmentation de la valeur en argent des récoltes de céréales correspondant à près de 80 pour cent — pour être exact, 79.8 pour cent. En 1909, la production par tête n'était plus que de 49.1 boisseaux; en 1899, cette production atteignait 44.4 boisseaux.

Une diminution de plus de 9 boisseaux par tête d'habitant joue un grand rôle dans la hausse des prix de grain, on l'admettra sans peine. Si l'on ajoute cette raison à celles afférentes à l'augmentation de toutes les denrées, machines et matières premières, à l'augmentation des prix des transports et de la main-d'oeuvre, on trouvera assez de motifs pour expliquer la désaffection du fermier yankee pour la terre qui **l'a nourri jusqu'à** ce jour, ainsi que son désir de trouver ailleurs des conditions d'existence moins factices et plus clémentes.

On ne peut s'étonner, après cela de voir que les populations rurales américaines manifestent une telle hostilité contre les formidables puissances industrielles qui les accablent de leur richesse; on ne peut davantage être surpris de voir les doctrines avancées faire d'aussi rapides progrès dans les campagnes yankees. Le paysan avec son bon sens inné, déteste les trusts dont la prospérité se trduit pour lui par des charges toujours plus lourdes. Et le libre sol canadien lui parait une terre d'élection où il se trouvera à l'abri de ces fleaux industriels. C'est là, nous semble-t-il, qu'il faut chercher le motif le plus puissant, sinon le seul, qui provoque le mouvement d'émigration dont s'alarment à bon droit les autorités des Etats-Unis. Et l'opinion publique américaine semble bien s'orienter dans cette voie, car, quel que soit celui des candidats à la présidence sur lequel se porte le choix de ses délégués, aucun n'ose se dire favorable aux trusts, tous leur promettant une guerre plus ou moins acharnée.

En tous cas, et suivant l'opinion que nous avons toujours soutenue, la République s'achemine vers une crise à la fois industrielle et agricole, dont le mouvement actuel n'est qu'une des premières manifestations, et qui s'étendra vraisemblablement, avec des degrés d'intensités variables, sur une période de plusieurs années.

A SAINT-PIERRE DE ROME

LE SPECTACLE UNIQUE QUE PRESENTE LA BASILIQUE UN JOUR DE GRANDE CEREMONIE.

Nos lecteurs liront avec un vif intérêt cette correspondance de Rome où un croquis fidèle de l'aspect de la basilique de Saint-Pierre, un jour de grande cérémonie, est tracé d'une manière exceptionnellement vivante:

C'est à l'occasion de la descente du pape dans la basilique, lorsqu'a lieu quelque canonisation ou quelque grand jubilé, qu'il faut voir cette foule de près de 80,000 personnes, déversées dans le plus vaste temple de la chrétienté par les organisateurs de pèlerinages, les agences de voyages, les innombrables hôtels de la Ville Eternelle.

Pour recevoir tout le monde, la basilique a besoin de plusieurs jours d'apprêts, la nef grandiose est transformée en un gigantesque atelier, où se meut avec aisance un énorme échafaudage roulant surmonté d'un escalier mobile; contre le marbre des parois, des échelles grimpent, longues à donner le vertige rien qu'en les regardant; çà et là, de massives solives de bois, des planches, des balustrades en construction; il faut créer des chemins pour le cortège pontifical, disposer des tribunes autour de l'autel de la Confession pour les privilégiés, revêtir les murs de leurs tentures de damas, faire courir les lampes de l'illumination électrique.

La toilette de la basilique est terminée; le grand jour arrive. Le matin, toutes les rues du "Borgo," au delà des ponts, forment de véritables fleuves qui déversent sur la place de Saint-Pierre, comme dans un lac leurs ondes humaines; le flot se heurte contre les colonnades de Bernini, contre les degrés qui montent vers le temple; il envahit l'escalier monumental et, par toutes les portes, ouvertes, mais gardées, il pénètre à l'intérieur.

* * *

Dix mille, vingt mille personnes sont déjà là. Chacun a cherché la meilleure place et se presse contre les balustrades qui occupent toute la largeur de la nef centrale, laissant entre elles un large couloir, où des gardes palatins font la haie.

La basilique semble presque vide et cependant les centaines s'ajoutent aux centaines, les milliers aux milliers; c'est à peine si l'on s'en aperçoit; tout se perd dans le va-et-vient général. Et les dizaines de mille se succèdent, se massent, en plusieurs rangées derrière les premiers arrivés, s'éparpillent dans toutes les chapelles, disparaissent du côté de l'abside; un grand nombre apporte avec soi des pliants; des petits cercles d'amis et de connaissances se forment, causant comme on le pourrait faire dans un salon; tous les idiomes se croisent.

Quelques-uns grimpent sur les pliants, et, les yeux armés d'une lorgnette, ils scrutent tout ce qui est à leur portée. D'autres se hissent sur les rebords des colonnes, sur les autels, malgré les signaux courroucés des gendarmes pontificaux qui finissent pas laisser faire. Les dames sont généralement les plus audacieuses et aussi les plus rebelles. Et les dizaines de mille continuent à s'ajouter les uns aux autres; il y en a quatre, cinq, six, et il y a toujours de grands espaces libres. Nous serons bientôt soixante-dix mille; les derniers milliers ne verront pas grand'chose, mais ils pourront encore circuler. Le temple sera plein; il ne sera pas comble.

Curieux spectacle que cette foule disparate, où toutes les classes de la société, toutes les nations même sont représentées et se coudoient. Pendant les longues demi-heures d'attente, on ne se croirait jamais dans une église si on n'y était ramené par le décor et par le vague parfum d'encens qui flotte dans l'air.

Ici des causeries comme dans le hall d'un hôtel; là, on noue connaissance avec ses voisins; on se renseigne ou l'on fait parade de son savoir. Ailleurs, on se dispute; on résiste aux poussées d'intrus qui jouent des coudes pour se faufiler aux bonnes places. Tout le monde est également impoli, mondains et petites gens, pèlerins et touristes.

Ici, on tient à la main des chapelets et des croix que l'on se propose de présenter à la bénédiction du pape, lorsque le cortège passera plus tard. Là, des sceptiques critiquent, sans égard pour les convictions religieuses de ceux qui les entendent, la pompe du culte catholique, les uniformes brillants et variés des gardes palatins, des Suisses, des gendarmes bottés et éperonnés, armée de cour. D'autres, au contraire, se laissent séduire par ce que les autres raillent; leur âme plus simple peut comprendre cette grandeur. Je n'oublierai jamais un groupe de paysans galiciens qui s'extasiaient dans la naïveté et la fraicheur de leur langue ruthène. "Oh! comme c'est beau! Ce doit être comme cela au paradis! N'est-ce pas, "panitch".

A mesure que l'heure avance, la fatigue devient pénible au milieu de l'atmosphère imprégrée d'odeurs surchauffée par ces multiples milliers de corps humains.

Quelques dames aspirent de temps à autre un flacon de parfum. On entend des soupirs de lassitude. Les gendarmes conduisent vers les tentes de "l'assistenza sanitaria" ceux dont les forces sont à bout, tant la nervosité et l'immobilité sont déprimantes. Aussi, il en est qui, soucieux de leur santé, croquent à belles dents des provisions de réserve, du chocolat, du pain, des biscuits; on voit de petites bouteilles de rhum ou de marsala sortir timidement des poches, tandis que d'autres ne se gênent nullement pour transformer le bas d'une colonne en une table où s'alignent des sandwiches et des verres de vin.

Les plus vaillants et ceux qui ont su conquérir un bon coin d'où l'on voit bien tiennent bon; ils n'osent pas bouger, par crainte de l'intrusion d'un voisin. Mais ils deviennent nerveux. Le moindre bruit, un choc d'armes, l'arrivée d'un "cameriere di cappa et spada" en costume de satin noir à crevés et en fraise espagnole, la venue tardive d'un ambassadeur chamarré de broderies, tout leur semble un signe précurseur de l'approche du cortège, et ils donnent de fausses alarmes qui font courir des frissons jusqu'au fond des chapelles latérales.

Un cri: "Ecco il Papa!" Ces trois mots magiques électrisent la foule. Adieu lassitude, faiblesse! On se hisse sur la pointe des pieds, sur les pliants; on s'accroche où l'on peut; tant pis pour ceux qui sont derrière. Un monsieur soulève sa femme dans ses bras. Les regards et les lorgnettes se dirigent anxieux vers la portière rouge lointaine, d'où le pape doit apparaitre. Ce n'est rien! Une alerte; deux gardes nobles, beaux jeunes gens de l'aristocratie romaine, sanglés dans des cuirasses étincelantes, chefs-d'oeuvres d'art, transmis depuis des siècles de père en fils.

Et l'alerte se renouvelle à chaque instant. Les conversations reprennent plus bruyantes, plus inconvenantes.

* * *

Mais tout à coup, une rumeur sourde se produit du côté de la chapelle du Saint Sacrement; quelques commandements militaires résonnent sèchement comme des coups de pistolets; les hampes des hallebardes heurtent les dalles de marbre, les officiers font aligner leurs hommes en toute hâte; un frémissement prolongé parcourt tout le temple.

Il est onze heures. La tête du cortège pontifical se met en marche; il progresse lentement avec des arrêts, des piétinements. Derrière les remparts de corps humains, derrière cette foule haletante et irrévérencieuse on ne voit que des têtes, un flot de têtes qui se meut avec effort entre deux rives tapissées, elle aussi, de têtes. Curseurs apostoliques, massiers, clercs, la cour pontificale au complet, moines et ordres mendiants dont les lourds manteaux aux plis amples contrastent avec la richesse qui nous entoure, et le défilé se développe interminable.

La foule est nerveuse à l'excès. Des quatre-vingts mille poitrines s'échappent de sourdes rumeurs qui ne se calment qu'au moment où la joyeuse fanfare des trompettes d'argent annonce l'apparition lointaine du pape dans la procession. De loin, arrivent les notes mélodieuses du chant sublime des orgues qui, sous la poussée de la tempête d'air qui se joue dans les puissants tuyaux, s'épanche dans toute la basilique.

Le défilé continue. Une croix d'or précède le collège des prélats, évêques et archevêques, un hérissement de mitres blanches qui se suivent deux à deux; derrière le groupe des cardinaux. Enfin, encadrée par des gardes nobles, s'approche la "Sedia Gestatoria", portée sur les robustes épaules de douze "bussolanti" vêtus de damas de soie violacée. Assis sur son trône, le vicaire de Jésus, coiffé de la tiare semée de gemmes, raidi dans son "piviale" blanc lourd d'argent, passe en bénissant.

Mais la "Sedia", flanquée des "flabelli", s'est éloignée derrière l'autel de la confession. Le défilé est terminé.

La cérémonie va se passer, là-bas, dans l'enceinte close où les privilégiés sont parqués. Dans la basilique, dans les deux grandes nefs latérales où l'on ne voit plus rien, les nerfs domptés reconquièrent leurs droits; l'agitation redevient houleuse, et les conversations bruyantes répondent aux mugissements des orgues toujours vibrantes et couvrent les prières.

LAC ST-VINCENT, Alta

Les cultivateurs de la paroisse du Lac St-Vincent et des environs, désireux d'obtenir une ligne téléphonique entre St-Paul des Métis et Denisville, ont tout dernièrement envoyé une pétition à cet effet au député du comté, l'hon. P. Ed. Lessard.

Voici quelles sont les personnes ayant signé cette pétition:

A. Robitaille, J. A. Arnault, J. H. Leduc, M. Normand, O. Paradis, J. B. Michaud, A. Martion, O. Martion, L. Martion, Jos. Chartrand, Jos. Bilodeau, A. St-Arnaudt, Jos. St-Arnaudt, William Girard, J. B. Adam, A. Adam, Jos. Mailloux, Eugène Baribault, J. E. Chapdelaine, Ernest Gagnon, Joseph Gocier, Jos. Limoges, Louis, Mercier, John Corbière, Edward M. LeBlanc, André Brousseau, Joseph Gratton, Anespha Gratton, Philippe Boisvert, David Gervais, Ernest Chartrand, Oscar Amyotte, David Amyotte, Maurice Lajeunesse, Jules Lancenot, Jean Poilvé, Charles LaBonté, Joseph Gervais, Geo. A. Smith, Horace Lacourse, George F. Clancy, E. H. Probert, Olivier St-Arnaud, Eudger Bélanger.

L'abbé R. Guertin, ptre curé; Cléry Crépel, Jos. Viel, D. Gratton, L. Langevin, P. Malo, Geo. Langevin, N. Fortier, Jr., D. Mohé, J. Mohé, V. Bachoffer, I. Paradis, Arthur Gaberge, Jos. Perreault, Israel Gosselin, C. Eug. Bertrand, Léon Larochelle, H. Carle, Albert Gouin, Pierre Michaud, J. G. Beauchamp, J. A. Fortier, Arthur Lafleur.

Au cours d'une entrevue avec l'hon. P. Ed. Lessard, nous avons obtenu l'assurance que notre requête a été agréée et que le gouvernement fera commencer tout prochainement les travaux de construction de cette ligne.

Nouvelles régionales

GRAVELBOURG, Sask.

Juillet, 20, 1912.

La Société St-Jean-Baptiste de Gravelbourg, une des plus florissantes de nos sociétés nationales incorporées suivant les lois de la province de la Saskatchewan, a célébré pour la deuxième fois sa fête patronale au milieu d'un grand concours d'asistants. 2000 personnes, au moins, ont assisté à la fête dont le programme était des plus variés.

Grand'messe à 9 heures, célébrée par le révérend J. Bois, curé de Meywrone, assisté de M. l'abbé J. A. Magnan, curé de Gravelbourg et chapelain de la société, et de l'abbé L. P. Gravel, missionnaire-colonisateur, et président honoraire de la Société.

Le sermon a été donné par M. l'abbé Gravel.

Procession des chars allégoriques. Remarqué particulièrement le char de la "Compagnie foncière de Gravelbourg," représentant "Gravelbourg en 1912" et "Gravelbourg en 1913." Le char du petit St-Jean-Baptiste que représentait le jeune Alexis Deault, fils de M. Charles Deault.

Discours sur le Rond-Gauthier par M. Emile Gravel, avocat, M. Ed. Cardinal, etc.

Partie de baseball suivie d'un grand dîner, sur le terrain des courses et servi par les Dames patronesses de la Société.

Dans l'après-midi, dans l'ordre du programme:

Course de chevaux,
Course de garçons de 16 à 21 ans,
Course en sacs,
Course d'hommes au-dessus de 21 ans,
Course à trois jambes,
Course pour les dames,
Course pour les jeunes filles,
Souque à la corde,
Course de petits garçons,
Saut en longueur avec course,
Monter le poteau graissé.

Le soir, à 8 heures, soirée dramatique et musicale.

LES REVENANTS BRETONS
Musique de J. B. Wekerlin
Le tailleur du village, ami de Claudine. . . . . . .E. Gravel
Patour, ami d'Yvonne. .G. Gravel
Claudine . . . . . . Jeanne Hardy
Yvonne. . . . . .Paula Trudeau
Accompagnatrice: Laura Gravel
Le Drapeau de Carillon, Rév. L. P. Gravel

LA LAITIERE DE TRIANON
La comtesse de Lucienne
La laitière de Trianon, Jeanne Hardy
Marquis de Brunoy,
Le jardinier . . . .Emile Gravel
Accompagnatrice: Laura Gravel
O Canada .Choeur de Gravelbourg

Le programme a été admirablement rempli. Les acteurs, les chanteurs, etc., se sont acquittés de leurs rôles avec talent.

La Société St-Jean-Baptiste de Gravelbourg, sous la direction de M. Ed. Cardinal, son président actif, et de M. Chs. LeMoine, et de tous ses membres dévoués, des dames et des demoiselles, doit être fière du succès qu'elle vient de remporter.

L'éclat de ces fêtes commence à se répandre dans toute la partie sud de la province et fait bien présager du succès de celles à venir.

Les progrès de Red Deer

Red Deer, Alberta, 25 — A son passage à Red Deer, à bord du train des hommes d'affaires d'Edmonton, nous avons eu l'honneur de saluer M. René Lemarchand. Les quelques instants de conversation que cordialement notre compatriote a bien voulu nous accorder ont été très intéressants. Nous avons su apprécier le tact avec lequel M. Lemarchand a loué notre jolie et progressive ville. Le développement de Red Deer "Waskasoo" est un fait acquis; son avenir et je me base là-dessus sur l'opinion d'autorités en matière d'économie politique, est assuré et c'est sa position qui le lui vaut: il sera un étonnement pour beaucoup, même pour quelques-uns de nos acheteurs. Peu en effet, se rendent un compte exact de l'importance de notre nouvelle ligne "Moose-Jaw-Vancouver" A. C. R. Sans parler de l'activité que tout le commerce allant à la côte du Pacifique apportera à notre ville, quelles ressources agricoles et surtout minières des vallées de la Saskatchewan, Pembina, Brazeau et leurs tributaires développera cette ligne charriant déjà les blés de la prairie?

L'avenir verra de nombreuses compagnies établir leur bureau principal à Red Deer.

Le marché, quoique peu actif pour les acheteurs locaux, se montre ferme pour les spéculateurs. Des lettres demandant soit des informations soit confirmant des ventes nous arrivent nombreuses. Les permis de construction ont été de 13 pour cent meilleurs que l'année dernière pour le mois correspondant; l'augmentation pour juin 1912 était de 9 1-3 pour cent; l'activité existe réelle et nous la préférons peut-être à la fièvre du printemps.

Trois familles françaises sont venues s'installer parmi nous: les nouveaux venus se sont acclimatés très vite au pays. Je ne dirai rien de leurs achats, ayant été faits par notre bureau, et ce serait trop prétentieux de se flatter, mais tous, usant de leur propre jugement, ont fait de bons placements. Quand donc tous les Français venant au pays agiront-ils ainsi et non sur un emballement ou sur l'inspiration de gens peu fiables ou trop intéressés qui font miroiter aux yeux de nos compatriotes des fortunes et des revenus de millionnaires, alors qu'il n'y a que l'effort, le travail, l'activité qui comptent, et que tel placement fait par un homme d'affaires expérimenté, rapporte beaucoup, alors qu'il ruine celui, peut-être plus riche, qui n'entend rien à la combinaison. Je ne parle pas ici de ceux qui abusent, faisant des profits immoraux, ceux-là sont anti-commerçants; leurs actes, que des cours devraient contrôler et punir, sont une réclame qui leur ouvriront le paradis de la fortune.

Le temps se tient pluvieux et sombre; nous espérons que le bon soleil de l'Alberta, qui nous boude depuis deux semaines, se montrera plus humain et dorera de ses rayons ardents nos gerbes et nos fleurs. Tout le monde en profitera, les agents d'immeubles plus spécialement.

E. H. DROLET.

Un exemple pour le Canada

L'AVENIR EST DANS L'AGRICULTURE MIXTE.

On s'aperçoit de jour en jour dans l'Ouest que la seule culture du grain est une imprudence ruineuse pour l'avenir, à laquelle succombent beaucoup trop de fermiers.

L'exemple de la prospérité que vaut l'agriculture mixte à un pays situé climatériquement dans des conditions assez semblables aux nôtres contribuera peut-être à hâter une évolution vers l'élevage rationnel chez nos fermiers de l'Ouest:

Le Dr Bourice Frank Egan, ministre des Etats-Unis au Danemark, nous donne sur la régénération agricole du Danemark un rapport intéressant. Le sujet n'est pas neuf, car si le progrès se maintient toujours il y a déjà plusieurs années qu'il est commencé et on l'a cité souvent en exemple aux cultivateurs qui sont portés à se décourager. Il peut être bon d'y revenir dans le but de montrer ce que l'énergie, l'application et la coopération sont capables de faire.

Vers 1840, le Danois s'aperçut que la vie devenait presque impossible chez lui. La culture continuelle du grain avait épuisé le sol et la concurrence américaine accaparait en outre son marché d'exportation, l'Angleterre. Restaient l'industrie laitière et l'élevage des animaux domestiques. Seulement, pour s'y livrer avec profit, il fallait posséder la terre dans des conditions plus avantageuses que celles d'alors; et une grande partie du sol appartenait aux riches propriétaires. La constitution de 1848 permit aux Danois de posséder, c'est-à-dire qu'elle mit fin au régime féodal de tenure des terres. Jusque vers 1863 cependant, le régime nouveau ne changea guère à cause de la pauvreté antérieure des habitant et de leur difficulté de se procurer les capitaux pour acquérir une propriété. Le gouvernement comprit qu'il lui fallait venir à leur secours, et que son propre intérêt lui commandait d'accroître autant que possible le nombre de propriétaires. Et il établit plusieurs banques qui sont administrées à peu près sur le même système que le Crédit Foncier.

De ces banques tout ouvrier agricole pauvre qui a travaillé pendant trois ans, sur une ferme, peut obtenir un prêt de $1,500 sur la recommandation de deux cultivateurs de l'endroit où il a habité. Cette somme lui permet d'acheter une ferme de 3 à 12 acres, et le roulant nécessaire pour la faire fructifier.

Puis la coopération intervient. Trois motifs en firent vite comprendre l'importance aux Danois: d'abord le besoin de rivaliser avec le grand propriétaire, ensuite la nécessité de rendre leurs produits uniformes, et enfin l'importance d'en fournir durant toute l'année au marché qu'on voulait conquérir, le marché anglais.

On peut dire qu'en agriculture tout se fait par la coopération au Danemark.

"Aujourd'hui, écrit le Dr Egan, l'agriculteur danois n'achète rien individuellement. Il ne sème aucun grain qui n'a pas été inspecté par l'inspecteur de la société coopérative. Il achète ses fertilisants en Mandchourie et son coton aux Etats-Unis, mais toujours par l'intermédiaire de la coopérative. Il ne tue pas ses porcs, bien qu'il y ait en moyenne 500 porcs par dix personnes au Danemark, mais les envoie aux entrepôts de bacon, fondés vers 1840."

Et tout cela réussit à merveille, malgré les désavantages climatériques du pays. La saison de pâturage ne dure pas, en effet, plus de 14 semaines, soit 8 à 10 semaines de moins qu'au Canada. Pour nourrir le bétail à l'étable, il faut donc que la terre soit fertile. Elle l'est redevenue par la rotation des cultures de légumes à laquelle on s'applique sous la direction d'experts fournis par le gouvernement et payés partie par celui-ci et partie par les agriculteurs eux-mêmes.

"Prenons pour exemple, dit M. Egan, l'agriculteur qui possède trois vaches, trois porcs, quatre têtes de petit bétail et un cheval ou deux. Il cultive peut-être douze acres. Pour lui la rotation des cultures est une grosse question; c'est une question qui revient à la quantité de gras de beurre que sa vache pourra fournir. Par l'intermédiaire de la société coopérative, il a la collaboration d'un expert scientifique qui visite sa ferme toutes les trois semaines, qui répond à toutes les questions qu'il'a à lui poser."

Vous voyez que le système est parfait. Le gouvernement aide le cultivateur à toutes les phases de sa culture et la société coopérative fait le reste.

Rien de surprenant donc que ce petit peuple de deux millions et demi d'habitants fournisse chaque année pour environ 150 millions de piastres de beurre, de bacon et d'oeufs.

Deux millions d'habitants, ce n'est guère plus que la population actuelle de la province de Québec. Arriverons-nous à produire autant? Pourquoi les mêmes méthodes ne donneraient-elles pas le même résultat au Canada qu'au Danemark?

G. DALLAIRE.

LA SOCIETE DE COLONISATION D'ALBERTA

Spécialité: Renseignements généraux donnés gratuitement. Placement des nouveaux colons. Informations précises pour tous ceux qui désirent homesteads ou fermes améliorées dans les centres canadiens-français de l'Alberta.

Prix du homestead: $10. Age requis, 18 ans.

Prix des fermes améliorées: de $10 à $25 l'acre.

Salaire de l'ouvrier en ville, de $2.40 à $4.00.

Salaire de l'ouvrier de la ferme: de $30 à $40 par mois.

Une visite à Edmonton. Une visite au Bureau de Colonisation. Bienvenue aux compatriotes. Edmonton est la capitale de l'Alberta, et Edmonton est la grande ville de demain. Sa population actuelle est de 53,000 âmes.

Pour toute correspondance ou renseignements, s'adresser au Révérend J. A. Ouellette, 224 Jasper Est, à Edmonton, Alberta.

Mgr MATHIEU S'EN RETOURNE A REGINA

Québec, 24—Sa Grandeur Mgr Mathieu, évêque de Régina, est parti ce matin par le convoi de 8 heures 30, du C. P. R., pour sa ville épiscopale. Mgr Marois l'a accompagné jusqu'à la gare en l'absence de l'archevêque et de Mgr l'auxiliaire. Plusieurs personnes assistaient à son départ. Mgr Mathieu arrêtera à Montréal et à Ottawa. Il sera l'hôte de Mgr Bruchési, cet après-midi, et, ce soir, dans la capitale, il ira rendre visite au délégué apostolique, Mgr Stagni. M. l'abbé Guillet et M. l'abbé Beaulieu, qui continuera à agir comme secrétaire jusqu'au mois de septembre, font le voyage avec Monseigneur. Les abbés Pacaud et Marois ont été nommés pour succéder à M. Beaulieu. M. Marois rejoindra Mgr Mathieu à Ottawa, et M. Pacaud partira pour l'Ouest le mois prochain. Mgr Mathieu quittera Ottawa mercredi pour Régina.

SOUS-MARIN D'UN NOUVEAU GENRE

Détroit, Mich., 30—M. Hudson Maxim a déclaré qu'il avait inventé un nouveau genre de navire de guerre. Il s'agit d'un croiseur légèrement protégé, mais puissamment armé. Ce croiseur pourra descendre sous les eaux de façon à laisser dépasser une grande plateforme sur laquelle seront placés les canons. M. Maxim est déjà l'inventeur d'un torpilleur. Il croit que ses découvertes vont être utiles à la marine et révolutionner l'art de la guerre navale.

Nouvelles diverses

VERS L'OUEST

Montréal, 29—La compagnie du Grand Tronc vient d'inaugurer une campagne en vue de se procurer 18,000 fermiers,qu'elle voudrait voir s'établir dans l'ouest canadien. A cet effet, elle a nommé plusieurs agents qui parcourent la province de Québec; ils reçoivent beaucoup d'encouragement partout. Déjà, plus de 8,500 commerçants et colons ont quitté Toronto par voie du Grand Tronc. La compagnie ne fait aucune pression sur les fermiers pour les engager à s'établir dans un district plutôt que dans un autre.

Le district de la Rivière de la Paix semble être choisi de préférence par les colons. Les excursionnistes, partis ces jours derniers appartiennent à la meilleure classe de cultivateurs et de colons. Par un n'avait moins de $500 en argent quand il est parti.

M. LAMY REND COMPTE DE SA MISSION

Paris, 25—Au cours de la séance d'hier, présidée par M. Jules Claretie, directeur, M. Etienne Lamy a reçu les félicitations de ses collègues pour la brillante façon dont il a représenté l'Académie au Congrès de la langue française, qui vient de se réunir à Québec.

Après avoir exprimé à la compagnie ses sincères remerciements, M. Lamy a rendu compte de sa mission.

Le secrétaire perpétuel a donné lecture de la lettre par laquelle M. Pierre de Nolhac informe l'Académie qu'il retire sa candidature au fauteuil de M. Henry Houssaye.

Les seuls candidats à ce fauteuil sont maintenant MM. Paul Adam et Adolphe Brisson, et le général Lyautey.

A LA RECHERCHE D'UN TRESOR DE DIX MILLIONS

Boston, 30 — Les aventuriers anglais qui ont quitté l'Angleterre pour se rendre dans une île située au large de PortoRico, et où des pirates auraient jadis caché $10,000,000, en or, auront la semaine prochaine, atteint l'île précieuse. Mais on croit que les indigènes leur feront un mauvais parti, s'ils réussissent à découvrir l'énorme trésor. Ce sont deux femmes, Mlles Barritelly et Davis, qui dirigent les aventuriers.

LA GREVE SUR LE G. T. P.

Hazelton, B.C., 30 — Les ouvriers employés à la construction du G. T. P. en Colombie Britannique, sont en grève. Près de 5000 hommes ont cessé le travail; environ un millier sont retournés à Prince Rupert, où ils causent des troubles. On craint que cette grève retarde considérablement les travaux.

DES RELIGIEUSES CARMELITES

Vont fonder un nouveau couvent à Winnipeg.

Montréal, 25—La gare Windsor a été le théâtre d'une scène très touchante, hier, lorsqu'un groupe de Soeurs Carmélites, appartenant à quelques-unes de nos familles les plus avantageusement connues de Québec et de Montréal nous ont quittés pour aller fonder un nouveau couvent à St-Boniface.

Il y a déjà quelque temps que les Soeurs Carmélites avaient décidé d'aller fonder un nouveau couvent dans le diocèse de St-Boniface, c'est hier matin que les religieuses désignées pour aller habiter la nouvelle maison nous quittaient. Au nombre d'elles se trouvent la fille de l'hon. M. Charles Marcil, député de Bonaventure, l'ancien président de la Chambre des Communes, et la fille de M. J. N. Castonguay, un des principaux officiers du gouvernement de Québec.

Plus de deux cents personnes—des religieuses, des parents et des amis—ont accompagné les Carmélites à la gare du Pacifique Canadien, d'où elles sont parties à dix heures et dix, sur le convoi de l'ouest.

A travers l'Ouest

Nouveau pont

La construction du pont du Grand Tronc sur la rivière Skeena est terminée et les convois partant de Prince Rupert se rendent à cet endroit. Les travaux seront maintenant commencés sur la voie conduisant à Sealy Gulch, à onze milles plus loin, et de là à Hazelton.

Les convois circuleront à la fin du mois d'août entre Calgary et Tofield. Le nivellement de la voie et la pose des rails sont quasi terminés et le seul ouvrage qui reste à faire est l'achèvement des ponts. Les piliers en ciment sont commencés partout.

Il est donc fort probable que les convois atteindront Calgary par voie directe à la fin de novembre. Une gare temporaire sera construite, car il est impossible de construire la magnifique gare projetée pour cette date.

Les taux de fret

La commission des chemins de fer a approuvé, dernièrement, les taux de transport du fret entre les différentes gares de l'Alberta — de Thornton à Fitzhugh.

Le ministère de l'Intérieur a acheté un bateau à vapeur des entrepreneurs du Grand Tronc Pacifique. Ce vaisseau fera le service sur la rivière Athabaska.

Durant le mois de juin 66 vaisseaux sont arrivés au port de Prince Rupert en Colombie Anglaise et 65 en sont partis. Par arrêté ministériel, Prince Rupert est devenu port d'expédition.

Il change de nom

Le magnifique lac situé près de Aldermere, en Colombie Anglaise, connu jusqu'ici sous le nom de Chicken Lake, sera maintenant le lac Kathlyn. Il a été baptisé ainsi en l'honneur de la fille de M. W. P. Hinton, agent général des passagers du Grand Tronc Pacifique.

Réservoir en acier

Le Grand Tronc Pacifique construit à Scott un magnifique réservoir en acier pouvant contenir un minimum de trente mille gallons d'eau. Une gare est aussi construite à cet endroit.

Vers l'extrême-nord

Frederick K. Vreeland, de Montclair, N.J., et W. F. Patterson, de Milburn, N.J., arriveront sous peu à Edmonton. Ils partent pour un voyage dans l'extrême-nord de l'Alberta et de la Colombie Anglaise, dans les intérêts de l'Institut Smithsonian de Washington. Le but de leur voyage est de déterminer la limite nord de l'habitat du mouton à grosse cornes des Montagnes Rocheuses et de s'assurer si ce mouton et le Stoni vivent dans le même territoire dans la Colombie. Les deux explorateurs captureront des chèvres, des caribous des montagnes et des ours bruns. Ils seront absents trois mois.

Le succès des notres dans l'Ouest

Nous lisons dans "La Patrie":

"Personne ne peut dire la grandeur de l'avenir de l'ouest du Canada", disait ce matin, M. L. G. Belley, C.R., avocat de Chicoutimi, qui s'en va s'établir dans l'ouest, à un représentant de "La Patrie" qui l'interviewait.

Après avoir pratiqué sa profession d'avocat à Chicoutimi, M. Belley qui est intéressé dans l'Ouest, où il a deux magnifiques fermes, a décidé, il y a quelques jours, d'aller s'établir définitivement à Calgary, dans l'Alberta.

"Autrefois, disait M. Belley, c'était presque s'expatrier que de partir pour le Nord-Ouest, mais aujourd'hui, les Canadiens-français se groupent tellement entre eux dans l'ouest du Canada, qu'il y a des coins où l'on se croirait dans la province de Québec.

Avocat distingué au Barreau de Québec, M. Belley s'en va s'établir avec sa famille de dix enfants à Calgary, non loin de ses deux grandes propriétés de l'Alberta.

"Il y a déjà cinq ans que je suis intéressé dans l'Ouest, disait-il, au représentant de "La Patrie." J'y ai acheté deux des terres d'irrigation du Pacifique Canadien et elles sont cultivées depuis quelques années. Tous les ans, la récolte a augmenté, et mon fils, qui m'écrivait ces jours derniers, me disait que cette année la récolte dépassera nos espérances. Je crois que la récolte de l'ouest en général dépassera également les prévisions des connaisseurs et que nous aurons plus que 250,000,000 de boisseaux. Et cela va augmenter encore tous les ans. Quel grand avenir est réservé à l'ouest."

M. Belley a fondé dans l'ouest, avec quelques Canadiens-français la ville qui porte le nom du missionnaire colonisateur de l'Alberta, Ouelletville. Tous les Canadiens-français qui y sont établis réussissent très bien et un grand nombre d'entre eux ont déjà fait fortune.

Depuis qu'il a été admis au Barreau, M. Belley a toujours habité Chicoutimi. Il ne croit pas que le feu qui a causé des dommages si considérables dernièrement empêche la ville de Chicoutimi de progresser. Il est heureux de voir que ses concitoyens ont été encouragés et qu'ils veulent rebâtir plus beau que jamais le quartier incendié. M. Belley reviendra dans l'est l'automne prochain pour plaider des causes qui lui ont été confiées par ses nombreux clients.

Ancien député de Chicoutimi au Parlement Fédéral, de 1892 à 1896, ancien maire de Chicoutimi, M. Belley sera fort regretté à Chicoutimi et dans tout le district où il compte de si bons amis.

La Politique étrangère

ENTENTE CORDIALE ET ALLIANCE.

Une active campagne de presse se poursuit en Angleterre pour transformer l'entente cordiale franco-anglaise en une alliance formelle.

On sait que MM. Asquith et W. Churchill se sont rendus ces jours dernier, à Malte, pour y conférer avec lord Kitchener, agent britannique en Egypte, au sujet de diverses questions touchant la marine anglaise dans la Méditerranée et l'on attache aux problèmes internationaux qui seront agités dans cette entrevue une importance toute particulière.

Il s'agit d'examiner, en effet, la situation faite à l'Angleterre dans la Méditerranée par le projet d'y réduire considérablement ses forces navales, confiant à la flotte française le soin de protéger par la mer les garnisons britanniques; celles-ci sont relativement très faibles: elles comprennent au plus huit mille hommes répartis en Egypte, à Malte et à Gibraltar. D'autre part, l'Angleterre ne possède que quatre cuirassés de seconde ligne à Gibraltar et une escadre de croiseurs-cuirassés à l'extrémité du détroit. Dans ces conditions la Grande Bretagne ne possède plus la maitrise de la Méditerranée. Ce n'est pas le renforcement des garnisons, ni l'envoi d'une division qui, en cas d'attaque, pourrait permettre à l'Angleterre de conserver l'Egypte; il faudra donc à tout prix créer une nouvelle escadre de la Méditerranée. Mais le Royaume-Uni est-il en état de supporter ce nouveau fardeau? La seule alternative qui s'offre donc à l'Angleterre est d'offrir à la France la défense de ses intérêts dans la Méditerranée, tandis que toutes les forces navales de la Grande Bratagne seraient rassemblées dans la Manche et la mer du Nord. Mais elle ne peut imposer à la France une tâche aussi considérable sans lui offrir une contre-partie en collaborant à la défense de ses frontières continentales. Il faudrait donc en arriver à la conclusion d'une véritable alliance qui rassurerait la France vis-à-vis d'un rapprochement anglo-allemand possible qui obligerait le cabinet anglais, en cas de conflit franco-allemand, à se croiser les bras et à proclamer sa neutralité.

* * *

L'alliance franco-anglaise s'impose donc comme une nécessité, surtout si un arrangement sur la question des armements n'intervient pas entre Londres et Berlin. Peut-être le but de l'Allemagne en ouvrant une période de négociations pacifiques avec l'Angleterre n'est-il que d'endormir celle-ci dans une trompeuse sécurité et de permettre, au contraire, au gouvernement de Guillaume II d'activer, au plus vite, la réorganisation navale et militaire votée d'enthousiasme par le Reichstag.

En tout cela, à moins de rentrer dans son splendide isolement d'où la marche irrésistible des événements l'a forcée de sortir, l'Angleterre doit se résoudre à transformer l'entente cordiale, qui est bien aléatoire, en une alliance. Celle-ci l'entraînera sans doute à de nouveaux sacrifices tels que la création d'une véritable armée recrutée à la façon moderne et qui lui permettra, en cas de guerre continentale, de jeter le poids de son épée dans la balance de la destinée des peuples et d'envoyer à la France un contingent de troupes de terre qui ferait équilibre à la différence des effectifs qui existe actuellement entre les deux puissances continentales. Les cent mille hommes que l'Angleterre put envoyer jadis à Waterloo seraient aujourd'hui une goutte d'eau dans la mer. L'Allemagne peut opposer quatre millions d'hommes aux trois millions que possède la France. Il faudra donc que la Grande-Bratagne se résigne à établir chez elle le service militaire obligatoire, quelque perturbation que cette réforme puisse opérer dans sa vie sociale.

En tout cas, le "statu quo" n'est pas possible; l'Angleterre se doit à elle-même d'être une associée sérieuse si elle veut réclamer de la France une obligation aussi considérale que celle d'assurer la sécurité de la Méditerranée.

* * *

Mais qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son. Il paraîtrait qu'il n'y a pas unanimité pour ce projet de muer l'entente cordiale en une alliance forgée de toutes pièces. Certains journaux anglais, et non des moins libéraux, estiment qu'aucun parti, en France, ne serait entièrement favorable à l'idée d'une telle partie liée, à cause des dangers d'une guerre internationale qui pourrait en résulter: "Ce serait, disent-ils, un changement périlleux dans la politique britannique; et d'ailleurs aucun homme d'Etat anglais n'osera préconiser sérieusement cette alliance qui n'augmenterait réellement la puissance ni de la France ni de l'Angleterre. Cette dernière ne pourra jamais consentir à abandonner la surveillance de la route des Indes par la Méditerranée à une autre puissance, quelque confiance qu'elle puisse avoir dans la loyauté de son alliée. D'autre part, la transformation de l'organisation militaire en Angleterre pour la doter d'une armée de milice se heurte à tant de difficultés et d'habitudes invétérées qu'il faudrait plus d'une génération pour habituer la nation britannique au service personnel. L'avenir de l'Angleterre est sur mer; vouloir déplacer son centre de gravité est une oeuvre pleine de péril".

D'autres, cependant, continuent à appuyer l'idée d'une alliance formelle des deux peuples. Si le gouvernement anglais recule aujourd'hui, il pourrait bien avoir à s'en repentir un jour, comme la France a dû regretter d'avoir laissé le Danemark seul aux prises avec la Prusse grandissante, en 1864. Si elle était intervenue, au nom du droit et de la jusice, Sadowa n'aurait pas eu lieu, ni Sedan... Les événements s'enchaînent d'une façon fatale, et toutes les erreurs se paient un jour.

Si l'Angleterre ne veut pas se mettre en état de porter à son alliée un appui efficace lorsqu'elle en aura besoin, la France pourrait être battue, mais elle laisserait son ancienne alliée seule vis-à-vis de l'Allemagne victorieuse.

Une grande perte pour l'aviation française

HUBERT LATHAM EST TUE PAR UN BUFFLE SAUVAGE PENDANS UN CHASSE AU CENTRE DU SOUDAN.

Voici quelques détails intéressants sur la mort tragique et la carrière glorieuse de l'aviateur Latham:

Paris, 16 juillet. — L'aviateur Hubert Latham, un des premiers pilotes aériens français, a été tué par un buffle sauvage le 7 juillet dernier, au cours d'une campagne de chasse dans le Soudan français.

La nouvelle de cette mort, qui cause des regrets unanimes en France, a été transmise télégraphiquement ce matin, au ministère des colonies par le gouverneur général de l'Afrique Française Equatoriale.

La dépêche mande que Latham et ses compagnons de chasse, accompagnés d'un certain nombre d'indigènes se trouvaient au centre de la brousse lorsque l'aviateur fit partir un buffle qu'il réussit à blesser dans l'épaule.

L'animal furieux chargea Latham qu'il éventra et écrasa sous ses sabots avant que ses compagnons pussent lui porter secours.

A l'arrivée de ceux-ci la brute fut abattue d'une balle dans la tête et l'infortuné chasseur fut transporté au campement, où malgré les soins qui lui furent prodigués il expira quelques heures plus tard.

L'endroit où Latham a été tué est situé près de la rivière Chari, à peu de distance de Bahr es Salam, c'est-à-dire au centre du Soudan français, entre le Niger et le Lac Tchad.

Hubert Latham était né à Paris en 1883. Il avait été un des premiers adeptes de l'aviation avec Blériot, Farman et Paulhan, et n'avait pas tardé à se créer un renom d'audacieux pilote par la hardiesse de ses envolées.

Latham, alors que la science de l'aviation était encore dans son enfance, avait tenté au vol la traversée de la Manche, quelques jours avant Blériot, mais avait échoué dans son entreprise alors qu'il se trouvait à quelques milles seulement de la côte anglaise. Il était tombé dans la mer et avait été recueilli par un torpilleur français, chargé de l'escorter. On se souvient qu'à l'arrivée du petit bâtiment, Latham était tranquillement installé sur le siège de sa machine, fumant une cigarette.

Ce beau sang-froid lui avait valu une grande popularité.

Latham était venu deux fois aux Etats-Unis et avait pris part avec succès à de nombreux meetings d'aviation, entre autres à San Francisco, Los Angeles, Baltimore, etc.

C'était un chasseur intrépide, ne connaissant pas le danger. Il avait visité plusieurs fois l'Afrique, avant sa dernière et malheureuse aventure, et avait pris part, en 1905, à une grande chasse à l'éléphant dans le Soudan Anglais.

Latham avait aussi parcouru les Indes, la Cochinchine française et l'Abyssinie.

Il s'était embarqué le 29 décembre 1911, à Bordeaux, pour sa dernière campagne, emportant avec lui un monoplan et tout un équipement pour la chasse au gros gibier.



CHRONIQUE LOCALE

Deux visiteurs distingués, M. Kleckowski, ministre plénipotentiaire de France, ancien Consul général de France à Montréal, et M. Roger Besnard, directeur du Comptoir d'Escompte de Paris, étaient de passage à Edmonton lundi dernier. Nous regrettons que nos visiteurs aient fait un séjour trop bref dans la capitale d'Alberta, d'autant que lundi étant congé civique, ils n'ont pu se faire une idée exacte de l'activité de notre ville. Nous espérons que ces messieurs auront l'occasion de revenir à Edmonton pour étudier notre ville sous un jour plus favorable.

* * *

Le R. P. Pilon, O.M.I., anciennement vicaire à Strathcona, est parti au début de la semaine pour la mission de Pincher Creek où il résidera désormais. Le R. P. Pilon, qui était très aimé des paroissiens de Strathcona, est parti accompagné par les bons souhaits de tous.

* * *

Nous avons eu cette semaine à nos bureaux la visite de M. James W. Shaw, directeur du "National Land and Irrigation Journal", de Chicago. M. Shaw qui est en voyage d'études dans l'Ouest, a pris part à l'excursion des hommes d'affaires d'Edmonton; il s'est déclaré absolument ravi de son voyage et émerveillé des ressources et des progrès de l'Ouest canadien. M. Shaw se promet de publier une série d'articles sur l'Alberta au point de vue agricole et industriel.

* * *

Nous avons le regret d'apprendre la mort de Mme J. E. Roberge décédée samedi dernier à Lambton. Mme J. E. Roberge est la mère de M. Henri Roberge, de St-Paul des Métis, qui, au reçu de la triste nouvelle est immédiatement parti pour aller assister aux funérailles. Nous offrons à la famille de Mme Roberge nos meilleures condoléances.

* * *

Le R. P. Thérien est de retour à St-Paul des Métis après une absence de quelques jours.

* * *

Le R. P. Lemarchand, curé de Strathcona est parti lundi dernier pour Calgary où il est allé assister à la retraite annuelle des Oblats de Marie.

* * *

Son Honneur le juge Noël est parti mercredi matin pour un voyage de plusieurs semaines en province de Québec.

* * *

La Compagnie St-Paul Mercantile, de St-Paul des Métis, vient de céder ses intérêts à MM. J. U. Thibaudeau, de Wétaskiwin, Thos. Lessard et Eug. Guertin, de St-Paul des Métis. La nouvelle compagnie sera connue sous le nom de "St-Paul Mercantile, Ltée."

* * *

M. Arthur Grenier, de St-Albert, est de retour de province de Québec où il était allé à l'occasion du Congrès de la Langue française.

* * *

M. et Mme Wilfrid Gariépy sont actuellement en villégiature à Tadousac; ils seront de retour parmi nous dans le courant du mois d'août.

* * *

L'hon. P. Ed. Lessard est parti mardi matin pour un voyage de deux semaines en province de Québec.

* * *

M. et Mme H. Milton Martin sont partis cette semaine pour un voyage d'un mois dans l'Est. Durant leur absence ils visiteront Montréal, Toronto, New-York, Chicago, etc.

* * *

Nous apprenons la naissance d'une jolie fillette à M. et Mme Louis Madore survenue lundi, 29 juillet. L'enfant, en parfaite santé, a reçu le délicieux prénom de Simone.

Les paroissiens d'Edmonton-Sud — St-Antoine de Strathcona. — ont signé une pétition pour que le français soit enseigné dans les écoles de la paroisse.

* * *

Mme J. T. LaBissonnière et M. et Mme Robitaille sont de retour d'un voyage de six semaines en province de Québec.

* * *

Notre excellent ami, M. A. V. Pujebet, doit arriver cette semaine à Edmonton après un séjour de près de deux ans en France.

UN CERCLE DE L'ALLIANCE NATIONALE A HOWELL, Sask.

Howell, Sask., 30—M. Vaillancourt, organisateur de l'Alliance Nationale, a établi un cercle de cette association ici. Un bon nombre de membres se sont enrôlés.

—La récolte promet d'être fort abondante dans la région.

—Notre nouveau médecin, le Dr Lavoie, est parti pour la province de Québec; il nous reviendra avec une charmante compagne.

EN L'HONNEUR DU R. P. PILON

Une charmante soirée familiale de [illegible] était donnée vendredi par les Canadiens de langue française de Strathcona pour fêter le retour de Québec du R. P. Pilon, O.M.I.

Un fort intéressant programme de chants et de déclamations avait été préparé et le succès le plus vif en couronna l'exécution.

Près d'une centaine de personnes étaient présentes.

Le R. P. Pilon, à son arrivée du train fut pris par surprise et il fut facile de voir par son émotion combien la marque d'affection donnée par les paroissiens de langue française le touchait.

Le programme de la soirée débuta par un morceau de violon rendu par M. Fairbank avec le talent supérieur qu'on lui connaît, il fut accompagné au piano par sa soeur Mme E. Paré.

Le chant si émouvant "Beau Canada," rendu avec âme par le bon patriote qu'est M. H. Cantagrel, fit vibrer l'assistance qui applaudit frénétiquement. Vint ensuite un morceau de déclamation: "La Charité," de François Coppée; tous connaissent ce touchant poème, l'un des meilleurs du "poète des humbles"; Mlle A. Arsenault sut le rendre avec une émotion communicative.

M. Mailhot rendit d'une façon impeccable un délicieux morceau sur le violon; puis Mlle Blanche Paré, qui en était à son début en public, chanta d'une très belle voix "L'enfant perdu." Nous croyons Mlle Paré pourvue d'un talent remarquable de cantatrice et c'est avec plaisir, nous le croyons, que tous ceux qui l'ont entendue vendredi soir retrouveront sa voix souple et harmonieuse.

M. Emile Paré, dont beaucoup ont déjà apprécié le talent de chanteur rendit à la perfection le chant qui sait toujours nous émouvoir 'O Carillon'; Mme Louis Moreau chanta d'une façon exquise "Souvenir du jeune âge", et M. E. Pilon, frère du héros de la fête, chanta le "Credo du Paysan," accompagné de Mme E. Pilon, aux applaudissements de toute l'assistance. On applaudit également le talent étonnant d'une fillette de huit ans, Mlle M. Lachambre, qui après six mois d'études rendit avec un rel sentiment un solo de violon particulièrement difficile. La partie musicale de la soirée se termina par le chant de "O Canada" entonné par tous les assistants. Le R. P. Pilon prit la parole pour remercier les paroissiens de Strathcona de leur marque d'affection; visiblement ému il sut trouver des mots qui touchèrent tous les coeurs. Le R. P. Pilon parla du Congrès de Québec et de l'admirable mouvement en faveur du français que l'on remarqua à cette occasion aussi bien en province de Québec qu'en Ontario, en Acadie et dans l'Ouest. Le R. P. Lemarchand, curé de la paroisse, qui assistait à cette fête de famille en compagnie du Supérieur du Juniorat, prononça également une très intéressante allocution dans laquelle il félicita les paroissiens de chercher à se réunir entre gens de la même langue; c'est par ces réunions inspirées de l'idée française qu'ils se comprendront mieux, s'aimeront davantage et s'aideront plus volontiers.

Après les discours une adresse fut présentée au R. P. Lemarchand par Mlle Réginald Morency. Un bouquet de fleurs spirituelles et un bouquet de fleurs naturelles furent également présentés à notre curé par deux enfants de six ans, Maria Fortier et le jeune Fiché.

Cette petite fête, la première du genre, mais non la dernière, se termina au milieu de la joie générale; chacun étant bien décidé à profiter de la première occasion pour se retrouver entre compatriotes.

L'excursion des hommes d'affaires d'Edmonton

Suite de la premiere page

Lloyminster — Cette prospère petite ville présente la particularité d'être située "à cheval" sur deux provinces, l'Alberta et la Saskatchewan. La ville a deux maire, une double administration municipale et la rivalité qui existe entre les deux communautés est un stimulant précieux pour la prospérité et le progrès des affaires.

Vermilion—Est une active localité ayant environ 1,000 habitants; les excursionnistes purent observer des indices marquants d'une grande prospérité. On construit beaucoup cette année. La population s'accroît rapidement. Les lots valent de $200 à $2,500. La région agricole environnant Vermilion est sans rivale; la récolte promet d'être exceptionnellement bonne.

Coronation—L'histoire de Coronation est un exemple frappant de ce que peut produire dans l'Ouest l'esprit d'entreprise. Où la prairie s'étendait déserte à la fin du mois de septembre dernier, il y a maintenant une localité plaisante et d'une activité trépidante possédant une population de 1000 âmes avec deux banques, magasins de tous genres, imprimerie avec journal, automobiles, hôtels, etc., etc. Il y a dans cette ville plus de 240 maisons de résidence; l'usine d'éclairage électrique et de service d'eau coûte $60,000. Une école de $40,000 vient d'être construite; les lots dans le centre valent de $1,000 à $2,000.

Lougheed — Cette localité, qui date d'il y a 18 mois a une population d'environ 300 habitants. Le C. P. R. possède dans les environs 150 fermes "ready made" habitées par des colons anglais. Tous les travaux d'améliorations sur ces fermes, labour, construction, semailles, clôtures, etc., ont été faits par la Compagnie avant l'arrivée des colons. Cette initiative remporte le plus vif succès.

Sedgewick—A environ 700 habitants; il y a une ferme d'expérimentation du gouvernement provincial. La région est très prospère et remarquable par l'élevage soigné d'animaux de race que pratiquent les fermiers.

Tofield—La "ville du gaz"—appellation qu'a valu à Tofield la récente découverte d'une immense couche de gaz naturel, jaillissant avec force d'un puits de plus de 1000 pieds de profondeur,—a fort intéressé les touristes. Depuis la découverte du gaz il y a en ville une grande activité; on travaille à forer d'autres puits de façon à disposer d'une fourniture de gaz suffisante pour les industries en quête d'une force motrice à bon marché, qui ne manqueront pas de venir s'établir à Tofield. Il y a à proximité d'excellentes mines de charbon.

Incidents amusants

En dépit du côté sérieux de leur voyage les excursionnistes n'en ont pas moins fait preuve à différentes reprises d'une bonne humeur qui s'est traduite par des incidents de route amusants.

En bon homme d'affaires qu'il est, M. Tipton, conseiller municipal d'Edmonton, avait jugé à propos de se munir d'un nombre assez important de crayons-réclame pour distribuer en cours de route; sa mauvaise étoile voulut que le nom de sa maison imprimé sur les crayons fut suivi du mot Strathcona, comme lieu de résidence; on sait que Strathcona, ayant été annexé à Edmonton n'est plus actuellement nommé qu'Edmonton-Sud. Les compagnons de voyage de M. Tipton résolurent de traduire ce dernier devant un tribunal improvisé pour le punir de son méfait. Après un burlesque procès tenu à bord du train "l'accusé" fut condamné à l'amende avec une sévère réprimande du président.

Les voyageurs ayant pris goût à ces procès "pour rire," plusieurs autres "accusés" furent traduits devant le tribunal; les infractions étaient diverses.

Le procès le plus amusant fut sans contredit celui de M. René Lemarchand, qui, ayant manqué le train à Settler, alors qu'il était occupé au salon de l'hôtel à faire sa correspondance, se vit, à son arrivée à Camrose, où il rejoignit le "spécial", accusé de désertion, en même temps qu'on lui faisait une réception amicale, et sommé de comparaître devant le tribunal. Après d'amusantes plaidoiries et un tragique réquisitoire, M. Lemarchand fut sévèrement condamner à solder les frais, d'un vin généreux que l'on but à son heureux retour!...

M. Sam. Smith et M. G. H. May, conseiller municipal, furent également traduits devant le tribunal pour des infractions diverses.

Ces amusants incidents de voyage qui firent oublier les longueurs de la route sont une heureuse preuve de la cordialité et de l'humour qui régnaient à bord du train

Excursion aux Rocheuses

Une excursion au col de la Tête Jaune, au coeur des Montagnes Rocheuses, par la voie du G. T. P. était prévue pour les journées de samedi et dimanche, les deux dernières du voyage.

Au départ du train à Edmonton plusieurs personnes se joignirent aux excursionnistes. L'itinéraire comportait des arrêts à Stony Plain, Entwistle, Edson, Marlborough, Hinton et Fitzhugh, point terminus du voyage.

Le lieutenant-gouverneur d'Alberta fut l'hôte d'honneur des excursionnistes pour cette dernière partie du voyage.

A Marlborough un arrêt de deux heures eut lieu pour permettre aux voyageurs de visiter l'importante usine de la "Compagnie Edmonton Portland Cement"; les excursionnistes prirent un grand intérêt à observer les travaux en cours et à examiner la richesse des immenses dépôts de marne dont l'épaisseur des lits varie de 8 à 24 pieds.

Arrivés de nuit au but du voyage, au centre d'un cirque de montagnes, immense et impressionnant, les voyageurs se réveillèrent le dimanche matin pour admirer l'un des paysages incomparables des Montagnes Rocheuses. La journée était superbe, le soleil faisait étinceler les glaciers formidables des pics environnants; l'eau verte des ruisseaux descendant de la montagne, une brise douce [illegible] des forêts de pins voisines, invitaient à la promenade. Chacun excursionna au gré de sa fantaisie et la journée fut délicieusement reposante des fatigues du voyage.

A six heures du soir le train quittait le calme de ces solitudes admirables pour ramener les voyageurs vers les affaires absorbantes et la vie trépidante de la capitale.

Durant le trajet du retour une soirée impromptue fut organisée et obtint un succès énorme. Des amateurs, parmi lesquels nous citerons MM. Lambert et H. Milton Martin, etc., chantèrent remarquablement bien. Il y eut de courtes allocutions; nous citerons parmi les orateurs de la soirée: MM. H. Milton Martin, président de la Chambre de Commerce d'Edmonton, qui fit ressortir les avantages du voyage à la veille d'être terminé; M. Shaw, journaliste de Chicago, qui dit son émerveillement devant les ressources de l'Alberta-nord; M. Fisher, secrétaire de la Chambre de Commerce, et M. René Lemarchand, qui associa le nom de la France à l'histoire des progrès d'Edmonton et de l'Alberta. M. René Lemarchand parla du rôle joué par les capitaux français dans le développement de l'Ouest, et de l'attention de plus en plus grande qu'apportent les capitalistes de France aux choses canadiennes. M. Lemarchand exprima le regret qu'il n'ait pas été donné à quelques financiers français de faire le voyage circulaire organisé par la Chambre de Commerce d'Edmonton; ils eussent compris ainsi, mieux que par la lecture de cent articles de journaux, les besoins du pays créés par une activité intense, ses ressources infinies et le brillant avenir qui lui est réservé. Les paroles de M. René Lemarchand furent très vivement applaudies.

A six heures du matin le train entrait en gare d'Edmonton ayant couvert 2300 milles en huit jours d'un voyage ininterrompu.

Ainsi prit fin cette excursion mémorable que nous avons tout lieu de croire passée à l'état d'une institution annuelle, dont le succès ira toujours grandissant.

Une dépêche de Calgary reçue à Montréal indique que 70,000 ouvriers seront nécessaires cette année dans l'Ouest pour les travaux des moissons.

La température chaude et les journées ensoleillées qui favorisent l'Ouest depuis une semaine assurent une récolte splendide.

Les cultivateurs craignent de manquer de ficelle d'engerbage.

Vendredi dernier, Sa Grandeur Mgr Langevin a procédé à la clôture du nouveau carmel de sa ville épiscopale, le deuxième couvent du genre au Canada. Avant la clôture il était arrivé un groupe de dix carmélites de Montréal.